



LE CAPITAINÉ
MAYNE REID,

ILLUSTRÉ
PAR GUSTAVE JANET.
TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

LES ENFANTS DES BOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Les boors.

Hendrik Von Bloom était un *boor*.

Ce mot signifie littéralement un rustre, un paysan vulgaire; pourtant, en donnant à *mynheer* Von Bloom cette qualification, nous sommes loin de vouloir lui manquer de respect. Dans la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance, on appelle *boor* un fermier. Von Bloom était un fermier anglais du Cap.

Les boors de cette colonie ont joué un rôle considérable dans l'histoire moderne. Quoique naturellement pacifiques, ils ont été forcés de prendre les armes tant contre les Africains que contre les Européens. Dans les guerres qu'ils ont soutenues avec éclat, ils ont prouvé qu'un peuple tranquille se bat à l'occasion tout aussi bien que les nations chez lesquelles l'esprit militaire est soigneusement entretenu.

Les boors du Cap ont été accusés de s'être montrés cruels, surtout dans les expéditions dirigées contre les indigènes, Hottentots ou Bosjesmans. Sous un point de vue abstrait, le reproche peut être fondé; mais les provocations incessantes de ces sauvages ennemis sont des circonstances atténuantes à la conduite des colons. A la vérité ceux-ci ont réduit les Hottentots à l'esclavage; mais, vers la même époque, les Anglais transportaient de la Guinée aux Antilles des cargaisons de noirs, tandis que les Espagnols et les Portugais soumettaient les hommes rouges d'Amérique au joug le plus rigoureux.

Observons encore que les traitements barbares infligés à la race indigène par les boors étaient de la clémence, comparativement aux atrocités qu'elle avait à souffrir de la part de ses chefs despotiques.

Certes, la misérable situation des Hottentots ne justifie pas les Hollandais d'en avoir fait des esclaves; mais, eu égard aux circonstances, il n'est pas de nation maritime qui soit en droit de les taxer de cruauté. Ils avaient affaire à des sauvages abrutis et pervers, et l'histoire de la colonisation ne pouvait manquer d'être remplie de tristes épisodes.

Je pourrais aisément, lecteur, défendre la cause des boors de la colonie du Cap; mais je me contente d'exprimer mon opinion: c'est qu'ils sont braves, vigoureux, paisibles, industriels, amis de la vé-

rité et de la liberté républicaine. C'est en somme une noble race d'hommes. Ainsi, quand j'ai donné à Hendrik Von Bloom le nom de *boor*, ai-je voulu manquer d'égards envers lui? au contraire.

Mynheer Hendrik n'avait pas toujours été *boor*. Il était au-dessus de ses collègues, savait manier *Pépée*, et avait reçu une éducation supérieure à celle qu'ont ordinairement les simples fermiers du Cap. Il était né dans les Pays-Bas et était venu au Cap, non comme un pauvre aventurier qui cherche fortune, mais en qualité d'officier dans un régiment hollandais.

Il n'avait pas servi longtemps: certaine Gertrude aux joues roses et aux cheveux blonds, fille d'un *boor* aisé, s'était amourachée du jeune lieutenant, qui, à son tour, avait conçu pour elle une vive tendresse. Ils se marièrent, et le père de Gertrude étant venu à mourir peu de temps après, ils héritèrent de sa ferme, de ses Hottentots, de ses moutons à large queue, de ses bœufs à longues cornes. Hendrik ne pouvait se dispenser de donner sa démission; il la donna et se fit *vee-boor*, c'est-à-dire fermier domicilié.

Ces événements eurent lieu plusieurs années avant que l'Angleterre devint maîtresse du cap de Bonne-Espérance. Quand elle s'en empara, Hendrik Von Bloom était déjà un homme influent dans la colonie et porte-drapeau de son district, qui faisait partie du beau comté de Graaf Reinet. A cette époque la blonde Gertrude n'existait plus; mais elle lui avait laissé trois fils et une fille.

L'histoire vous dira comment les colons hollandais se soulevèrent contre la domination anglaise. Le ci-devant lieutenant porte-drapeau fut un des agents les plus actifs de l'insurrection. Elle fut étouffée; plusieurs de ceux qui s'étaient mis en évidence furent condamnés à mort et exécutés. Von Bloom évita par la fuite la vengeance du vainqueur; mais sa belle propriété du comté de Graaf Reinet fut confisquée et donnée à un autre.

Plusieurs années plus tard nous le retrouvons dans un district éloigné, au delà de la grande rivière Orange. Il mène la vie d'un *trek-boor*, c'est-à-dire d'un fermier nomade, qui, n'ayant pas de résidence fixe, conduit ses troupeaux partout où il espère trouver de l'eau et de bons pâturages.

C'est environ vers cette époque que j'ai connu la famille de Von Bloom. Je viens de dire tout ce que je savais de ses antécédents; mais je n'ignore aucun détail de ce qui lui arriva par la suite. C'est

son fils aîné qui m'a fourni des renseignements, que j'ai trouvés intéressants, instructifs, et auxquels se rattachent mes premières notions de zoologie africaine.

Je vous les transmets, cher lecteur, dans l'espoir qu'ils pourront aussi vous instruire et vous intéresser. Gardez-vous bien de les considérer comme purement imaginaires. J'ai peint d'après nature les animaux qui figurent dans ce récit, leurs instincts et leurs habitudes. Le jeune Von Bloom étudiait la nature, et vous pouvez compter sur l'exactitude des descriptions qu'il m'a fournies.

Dégoûté de la politique, l'ancien porte-drapeau s'était réfugié sur l'extrême frontière, et même au delà de la frontière, puisque l'établissement le plus voisin était éloigné d'une centaine de milles. Son pauvre enclos ou *kraal* était situé dans un district limitrophe de Kalihari, le Sabara de l'Afrique méridionale. Le pays était inhabité à une très-grande distance aux alentours; car les sauvages qui le hantaient ne méritaient guère le nom d'habitants plus que les bêtes fauves qui hurlaient autour d'eux.

Les fermiers du Cap s'occupent principalement d'élever des chevaux, des bestiaux et des chèvres. Le nôtre n'avait qu'une exploitation peu étendue; la proscription lui avait enlevé toutes ses ressources, et il n'avait pas été heureux dans les premiers essais qu'il avait tentés en qualité d'herbager nomade. La loi d'émancipation promulguée par le gouvernement britannique s'étendait non-seulement aux nègres des Antilles, mais encore aux Hottentots; et elle avait eu pour conséquence la désertion de tous les serviteurs de Von Bloom. Ses bestiaux, privés de tout soin, étaient morts d'épizootie ou étaient devenus la proie des animaux sauvages. Ses chevaux avaient été décimés par la morve; les loups et les hyènes lui enlevaient chaque jour des moutons et des chèvres; de sorte que le nombre total de ses bestiaux était réduit à une centaine de têtes. Néanmoins Von Bloom n'était pas malheureux. Il se consolait de ses peines en regardant avec fierté ses trois fils : Hans, Hendrik et Jan, et sa fille Trüey ou Gertrude, véritable portrait de sa mère.

Les deux aînés étaient déjà en état de l'aider dans ses travaux journaliers, et le plus jeune allait bientôt suivre leur exemple.

Gertrude promettait d'être une excellente ménagère. Si Von Bloom s'affligeait parfois; si des soupirs involontaires lui échappaient, c'était quand la vue de sa fille lui rappelait la femme qu'il avait perdue.

Au reste, il n'était pas homme à se désespérer; les catastrophes dont il avait été victime ne l'avaient point abattu. Elles stimulaient au contraire son activité, et il s'appliquait avec une ardeur toujours nouvelle à rebâtir l'édifice de sa fortune. Pour lui-même, il ne tenait pas à être riche et se serait contenté de la vie simple qu'il menait, mais il songeait à l'avenir de sa petite famille. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que ses enfants grandiraient sans éducation au milieu des déserts; il voulait les mettre à même de retourner dans les villes pour jouer un rôle parmi les hommes civilisés. Mais comment réaliser ses vœux? Bien que son crime de haute trahison eût été effacé par une amnistie, et qu'il fût libre de retourner dans la colonie, il n'y pouvait rentrer pour y mener une existence de privations, car il lui était impossible de tirer partie de ce qu'il aurait pu recouvrer de ses anciens biens. Ces réflexions le tourmentaient parfois, mais son énergie croissait en proportion des obstacles.

Pendant l'année qui touchait à sa fin, il avait redoublé d'efforts afin de pourvoir en hiver à la subsistance de ses bestiaux; il avait semé une grande quantité de maïs et de sarrasin, dont la récolte s'annonçait favorablement. Son jardin lui promettait une grande abondance de fruits, de melons et de légumes. Enfin l'asile qu'il avait adopté était une oasis en miniature. Il en admirait l'aspect florissant, et commençait à concevoir l'espérance de jours plus prospères.

Hélas! c'était une illusion, il était condamné à supporter une suite de malheurs qui devaient le ruiner presque complètement et changer de nouveau sa manière de vivre.

Peut-être avons-nous tort d'employer le mot malheur, puisque les pertes nouvelles qu'éprouva Von Bloom amenèrent d'heureux résultats. Vous en jugerez par vous-même, cher lecteur, quand je vous aurai raconté les aventures du trek-boor et de sa famille.

CHAPITRE II.

Le kraal.

L'ancien porte-drapeau était assis devant son kraal; fumeur comme tous les fermiers de l'Afrique méridionale, il tenait entre ses lèvres le long tuyau d'une pipe en écume de mer. Malgré les traverses de sa vie passée, ses traits exprimaient la joie. Il contemplait avec complaisance les grains de maïs qui étaient en lait dans leurs cornets jaunissants; il prêtait l'oreille au frôlement des feuilles qu'agitait la brise. Mais ce qui réjouissait surtout le fermier, c'était la vue de ses beaux enfants.

Hans, l'aîné, d'un caractère ferme et tranquille, travaillait au jardin; Jan, plus vif et plus alerte, aidait son frère, mais en s'interrompant souvent dans sa tâche. L'impétueux Hendrik, aux cheveux bouclés, pensait les chevaux. La jolie Gertrude prodiguait ses soins à un jeune faon d'antilope à bourse ou antilope-springbok apprivoisé,

dont les yeux rivalisaient avec les siens en innocence et en douceur. C'était avec raison que Von Bloom se félicitait en portant ses regards des uns aux autres. Hans et Hendrik étaient en réalité les seuls coadjuteurs de leur père, qui n'avait qu'un seul domestique mâle, nommé Swartboy.

Pénétrez dans l'écurie, et vous verrez Swartboy occupé avec son jeune maître Hendrik à seller deux chevaux. Vous remarquerez que Swartboy paraît âgé d'environ trente ans; mais si vous voulez le juger à la taille, vous ne lui trouverez guère plus de quatre pieds de haut. Néanmoins il est d'une large carrure et solidement bâti. Il a le teint jaunâtre, le nez est plat et enfoncé entre des pommettes saillantes, les lèvres épaisses, les narines larges et le menton imberbe. Il est presque chauve, car on ne peut donner la qualification de cheveux aux mèches laineuses éparses sur son crâne. Ses yeux obliques ont une expression chinoise; il a la tête d'une largeur démesurée et les oreilles à l'avenant; enfin, tous les caractères qui distinguent les Hottentots du sud de l'Afrique.

Cependant, quoique appartenant à cette race, Swartboy n'est pas un Hottentot; c'est un Bosjesman.

La peuplade des Bosjesmans ou Boschimen (hommes des bois) a été ainsi nommée par les Hollandais. Elle n'élève pas de troupeaux comme les Hottentots, auxquels elle est inférieure, quoiqu'elle ait avec eux une origine commune. Les Bosjesmans ne cultivent pas la terre; ils vivent misérablement de gibier et de fruits sauvages, de racines de graminées, de vers ou de larves d'insectes. Ils se donnent le nom de Saab. Les hommes vont entièrement nus; les femmes portent une espèce de tablier en peau grossièrement découpée.

Comment Swartboy le Bosjesman est-il entré au service de Von Bloom? Vous allez le savoir.

Les sauvages de l'Afrique méridionale ont la cruelle habitude d'abandonner dans le désert leurs vieillards, leurs infirmes, et souvent même les malades et les blessés. Les enfants n'hésitent pas à laisser leur père sans secours au milieu d'affreuses solitudes, et c'est à peine si l'on consent à donner aux blessés qui restent en arrière une tasse d'eau et des vivres pour un jour. Swartboy le Bosjesman avait été victime de cet usage barbare. Dans une partie de chasse qu'il faisait avec ses parents, il avait été grièvement mutilé par un lion. Ses camarades, le croyant perdu, l'avaient abandonné sur la plaine, où il aurait infailliblement péri sans l'assistance de notre porte-drapeau; celui-ci le rencontra, le plaça sur une charrette et le transporta dans son camp.

Quoique la reconnaissance ne soit pas la vertu particulière aux Bosjesmans, Swartboy n'oublia pas les services de l'homme qui avait pansé ses blessures. Quand tous les autres serviteurs avaient disparu, il était resté fidèle à son maître, et depuis cette époque il s'était rendu constamment utile. C'était, comme nous l'avons dit, le seul domestique mâle de la maison; mais il avait pour compagne une Hottentote du nom de Totty, qui lui ressemblait de taille, de couleur et de proportions.

Dès que Swartboy et le jeune Hendrik eurent achevé de seller leurs chevaux, ils les montèrent et galopèrent à travers la plaine, suivis de chiens aux muscles solides et à l'air rébarbatif. Ils se proposaient de ramener au logis les bœufs et les chevaux, qui paissaient assez loin du kraal. Ils avaient l'habitude de les faire rentrer tous les soirs à la même heure : précaution indispensable dans l'Afrique méridionale, où les animaux domestiques sont exposés à être dévorés pendant la nuit. Afin de les préserver, on les enferme tous les soirs dans des enclos entourés de hautes murailles, que l'on nomme kraals. Ce mot, qui n'appartient pas à la langue du pays, paraît avoir été introduit en Afrique par les Portugais; il a la même signification que le mot espagnol corral.

Ces kraals sont pour le fermier des constructions presque aussi importantes que sa propre habitation, que l'on désigne sous le même nom. Pendant que Hendrik et Swartboy couraient à la recherche des chevaux et des bestiaux, Hans, accompagné de son petit frère, rassemblait les moutons qui brouaient d'un autre côté, plus près de la maison. Gertrude, après avoir attaché son antilope à un pieu, était rentrée et préparait le souper avec le concours de Totty.

Resté seul, Von Bloom fumait tranquillement sa pipe, heureux du zèle de sa famille. Quoique satisfait de tous ses enfants, il faut avouer qu'il avait une certaine prédilection pour l'impétueux Hendrik qui portait le même prénom que lui, et qui lui rappelait plus que ses frères les beaux jours de sa jeunesse. Il était fier de la manière dont le jeune homme montait à cheval, et ses yeux le suivaient dans la plaine. Au moment où il l'avait vu rejoindre le bétail, son attention fut attirée par une espèce de brume ou de fumée noirâtre qui s'élevait à l'horizon. Était-ce un nuage de poussière? Avait-on mis le feu aux broussailles? Le sable était-il soulevé par le passage d'un troupeau d'antilopes ou de gazelles? Voilà ce que se demandait Von Bloom, sans pouvoir arriver à une solution.

L'étrange phénomène se montrait à l'ouest, et obscurcissait le soleil couchant. Il subissait des métamorphoses diverses, ressemblant tantôt à de la poussière, tantôt à la fumée d'un vaste incendie. Von Bloom se demandait si ce nuage extraordinaire présageait un ouragan ou un tremblement de terre, et il concevait de justes alarmes.

Tout à coup cette masse noire, qui s'était nuancée de teintes rougêtres, enveloppa les bestiaux dans la plaine, et on les vit se disperser en désordre, sous l'influence d'une terreur panique. Les deux cavaliers disparurent au milieu des ombres, et Von Bloom, plein d'anxiété, se leva en poussant un cri.

A ce cri, Gertrude et Totty accoururent ainsi que Hans et Jan, qui venaient de ramener les moutons et les chèvres; tous virent le singulier phénomène, mais sans pouvoir en donner l'explication.

Cependant les deux cavaliers se détachèrent du nuage et vinrent au grand galop du côté de la maison. Ils en étaient encore loin, lorsqu'on entendit Swartboy crier d'une voix tonnante :

— Baas Von Bloom, voici les *springaan* !

CHAPITRE III.

Les sauterelles.

— Ah ! les *springaan*, dit Von Bloom en employant le mot hollandais qui désigne les criquets émigrants.

Le mystère était expliqué; le sombre nuage qui s'étendait sur la plaine n'était ni plus ni moins qu'un vol de sauterelles.

C'était un spectacle que n'avait vu jusqu'alors aucun des assistants, à l'exception de Swartboy. Il y a dans le sud de l'Afrique diverses espèces de sauterelles, locustes ou criquets; mais ceux qui voyagent, et que les naturalistes nomment *grylli devastatorii*, y sont assez rares, et il n'est pas donné à tout le monde d'être témoin d'une de leurs grandes émigrations.

Swartboy connaissait bien ces insectes, et s'il avait montré de l'émotion à leur arrivée, cette émotion n'était pas celle de la peur. Au contraire la joie contractait sa figure, et ses grosses lèvres s'agitaient d'une manière grotesque. Il sentait se réveiller les instincts de sa race sauvage, et les sauterelles étaient pour lui ce qu'est un banc de crevettes pour un pêcheur, ou une abondante récolte pour un métayer.

Les chiens aussi remuaient la queue en aboyant, car pour eux, comme pour le Bosjesman, les sauterelles sont un régal.

Quand on sut que ce n'était que des sauterelles, l'alarme générale se dissipa. Gertrude et Jan se mirent à rire en battant des mains. Personne ne songea à s'effrayer de l'approche d'insectes inoffensifs, et Von Bloom lui-même revint de son inquiétude première. Le sentiment qui domina fut celui de la curiosité.

Tout à coup les pensées du fermier prirent une nouvelle direction, ses yeux se portèrent sur ses champs de maïs et de sarrasin, sur son jardin si bien garni; il se rappela ce qu'il avait entendu dire des ravages causés par ces êtres destructeurs, et fit entendre des exclamations de détresse.

Ses enfants remarquant qu'il pâlisait, s'étaient groupés autour de lui.

— Vous souffrez? qu'avez-vous? lui demandèrent-ils avec empressement.

— Mes chers enfants, tout est perdu: notre récolte, le travail d'une année, tout cela est anéanti!

— Comment, mon père? qu'entendez-vous par là?

— Les sauterelles vont tout dévorer!

— C'est vrai, dit le grave Hans, qui aimait à s'instruire, et avait lu plusieurs relations des dévastations commises par les sauterelles.

Toutes les physionomies s'assombrirent, et ce ne fut plus avec curiosité qu'on regarda le nuage lointain. Von Bloom le redoutait avec raison: si l'innombrable armée s'abattait sur ses champs, c'en était fait des fruits et de la verdure!

Tous suivirent avec angoisse le vol des sauterelles; elles étaient encore à un demi-mille de distance.

Une lueur d'espérance illumina les traits de Von Bloom, il ôta son grand chapeau de feutre et l'éleva au-dessus de sa tête de toute la longueur de son bras. Il s'assura ainsi que le vent soufflait du nord. Le formidable essaim venait du même côté, comme c'est l'ordinaire dans les parties méridionales de l'Afrique, et il devait passer à l'ouest du kraal.

— Tu t'es trouvé au milieu des sauterelles, demanda Von Bloom à Hendrik. D'où venaient-elles sur toi?

— Du nord; et quand Swartboy et moi nous avons tourné bride, nous en avons été bientôt débarrassés. Elles n'avaient pas l'air de voler après nous; elles se dirigeaient au sud.

Comme il n'y en avait aucune au nord du kraal, Von Bloom se flatta qu'elles passeraient sans atteindre les limites de son domaine. Il savait qu'elles suivaient ordinairement la direction du sud; si le vent ne changeait pas, il était probable qu'elles ne s'écarteraient point de leur itinéraire.

Il continua à les observer en silence, et ses espérances augmentèrent quand il vit que les flancs du nuage ne se rapprochaient pas. Sa figure s'épanouit; les enfants s'en aperçurent, mais ils ne firent aucune réflexion.

C'était un étrange spectacle. On n'avait pas seulement devant les yeux l'essaim brumeux des insectes. Au-dessus d'eux l'air était rempli

d'oiseaux de diverses espèces: l'oricou brun, le plus grand des vautours d'Afrique, au vol lourd et silencieux, se traînait lentement à côté du vautour jaune de Kolbé. Le lamvanger planait en étendant ses larges ailes. On entendait les cris de l'aigle café et du bateleur à courte queue. On comptait dans la foule des faucons, des milans, des corbeaux, des corneilles et plusieurs espèces d'insectivores; mais la majorité de la troupe ailée se composait de ces oiseaux mouchetés qui ressemblent à des hirondelles, et qu'on appelle en hollandais *springaan-vogel* (oiseau des sauterelles). Ils étaient par milliers, fondaient sans cesse sur les insectes, et se relevaient en emportant des victimes. Ces volatiles se nourrissent exclusivement de sauterelles, les suivent dans toutes leurs migrations, construisent leur nid et élèvent leurs petits dans les pays qu'elles infestent. On ne les rencontre jamais ailleurs.

Tous contemplaient avec surprise cette nuée vivante. Elle s'étendait tout le long de l'horizon occidental, et l'arrière-garde des insectes était plus haut dans le ciel que la tête de la colonne.

— Elles vont faire halte pour la nuit, dit Swartboy en se frottant les mains, et nous les ramasserons à pleins sacs. Elles ne peuvent voler quand il n'y a pas de soleil; il fait trop froid; elles sont mortes jusqu'à demain matin.

En effet le soleil s'était couché; la fraîcheur de la brise avait affaibli les ailes des voyageuses, et les forçait à s'arrêter pendant la nuit sur les arbres et les buissons. Au bout de quelques minutes le sombre nuage qui avait caché l'azur des cieux disparut, mais la plaine avait au loin l'air d'avoir été ravagée par un incendie. Elle était noireie par une épaisse couche de sauterelles engourdies. Les oiseaux qui les suivaient, après avoir tourné quelques instants autour d'elles, se dispersèrent dans les cieux pour se percher ensuite sur les rochers ou sur les taillis de mimosas. L'air et la terre rentrèrent dans le silence.

Von Bloom pensa à ses bœufs, qu'on apercevait au loin au milieu de la plaine couverte de sauterelles.

— Laissez-les se repaître un peu, baas, dit Swartboy.

— De quoi? demanda son maître; ils ne sauraient atteindre l'herbe.

— Ils mangeront les *springaan*, repartit le Bosjesman, ça les engraissera.

Toutefois il était trop tard pour laisser plus longtemps le bétail dans la plaine. Les lions allaient bientôt sortir de leur tanière, car le roi des animaux ne dédaigne pas de remplir son estomac de sauterelles, quand il a le bonheur d'en trouver. Von Bloom fit seller un troisième cheval, et partit avec Hendrik et Swartboy pour ramener les bestiaux au kraal. En arrivant dans la plaine, ils constatèrent que les criquets émigrants s'y trouvaient en quelques endroits amoncelés sur plusieurs pouces de hauteur. L'herbe, les feuilles, les branches, étaient invisibles. On ne distinguait partout que des sauterelles immobiles et inertes. Ce qui parut étrange à Von Bloom et à Hendrik, ce fut l'avidité avec laquelle les chevaux et les bœufs, loin d'être alarmés de leur singulière situation, dévoraient les bandes d'insectes dont ils étaient environnés.

On eut quelque peine à décider les bestiaux à quitter leur repas. L'aiguillon de Swartboy eût même été impuissant, s'il n'avait été secondé par la terreur que produisirent les premiers rugissements d'un lion.

Swartboy s'était muni d'un sac, où il mit un grand nombre de sauterelles, qu'il ramassa adroitement avec la plus grande précaution. Il n'avait rien à craindre d'elles, mais il savait par expérience que leur passage attire un grand nombre de serpents dangereux.

CHAPITRE IV.

Causerie sur les criquets.

Ce fut une nuit d'anxiété dans le kraal du porte-drapeau. Si le vent tournait à l'ouest, il était certain que les sauterelles couvriraient le lendemain ses domaines et détruiraient ses moissons. Peut-être même en ce cas toute la végétation serait-elle perdue à cinquante milles à la ronde. Alors comment nourrir ses bestiaux? ils périeraient d'inanition avant qu'on eût le temps de les conduire dans un autre pâturage.

De pareils désastres ne sont pas invraisemblables, et plus d'un cultivateur de la colonie du Cap a perdu ainsi ses troupeaux.

Justement inquiet, Von Bloom sortait par intervalle pour observer le vent. Une douce brise soufflait toujours du nord. La lune était brillante, et ses clartés se réfléchissaient sur les corps polis des sauterelles. Le rugissement du lion se mêlait au cri perçant du chacal et au ricanement de la hyène. Ces animaux, avec beaucoup d'autres, prenaient part à un grand festin.

Ne remarquant aucun changement dans le vent, Von Bloom commença à se rassurer et à s'entretenir tranquillement avec sa famille du phénomène de la journée. Swartboy tint le dé de la conversation. Il avait été à même d'observer plusieurs fois les locustes et en avait mangé plusieurs boisseaux; il était naturel de supposer qu'il les connaissait à merveille.

Mais d'où venaient-elles? C'était ce dont il n'avait jamais pris la peine de s'informer. Le savant Hans se chargea d'expliquer leur origine.

— Elles viennent du désert. Les œufs qui les produisent sont déposés dans les sables, où ils restent jusqu'à la saison des pluies. Quand l'herbe pousse, les sauterelles éclosent, et après l'avoir consommée, elles sont forcées d'aller chercher ailleurs une nourriture. Telle est la cause de leurs migrations.

— J'ai entendu raconter, dit Hendrik, que les fermiers allumaient des feux autour de leurs champs pour les préserver des locustes; mais quand même on établirait des haies de feu, je ne vois pas comment on arrêterait ces insectes qui ont des ailes, et qui passent aisément par-dessus.

— Cette précaution, répondit Hans, ne peut être utile que contre les sauterelles dépourvues d'ailes, larves de celles que nous voyons. Ces larves, qui rampent et qui sautent sur la terre ont aussi leurs migrations, souvent plus destructives que celles des insectes parfaits. Guidées par leur instinct, elles suivent une direction invariable. La mer et les grands fleuves peuvent seuls les arrêter; elles traversent à la nage les rivières, gravissent le long des murs et des maisons, et dès qu'elles ont franchi un obstacle, elles continuent leur route toujours tout droit. En essayant de passer les grands cours d'eau rapides, elles se noient en quantité et sont emportées dans la mer. Si leur bande est peu nombreuse, les fermiers réussissent parfois à les éloigner au moyen de feux, comme on vous l'a dit; mais si l'émigration est importante, c'est peine perdue.

— Comment peuvent-elles faire, demanda Hendrik, pour traverser ces feux? est-ce qu'elles sautent par-dessus?

— Non, répondit Hans, les feux qu'on allume sont de trop grande dimension pour cela.

— Alors je n'y comprends rien, dit Hendrik.

— Ni moi non plus, dit le petit Jan.

— Ni moi, dit Gertrude.

— Des milliers d'insectes, reprit Hans, se jettent dans les brasiers et les éteignent.

— Comment, sans se brûler! s'écrièrent tous les auditeurs.

— Il y en a un nombre inimaginable de brûlés. Leurs corps entassés étouffent les feux; mais les premiers rangs de la grande armée sont sacrifiés, et les autres passent impunément sur les victimes. Vous voyez donc que les feux ne peuvent arrêter la marche des locustes quand elles sont en grand nombre.

» Dans certaines parties de l'Afrique où le sol est cultivé, les indigènes sont pris d'une terreur panique aussitôt qu'ils voient apparaître les insectes voyageurs. Ils les redoutent autant qu'un tremblement de terre ou toute autre grande calamité.

— Nous comprenons sans peine, dit Hendrik, le sentiment qu'ils éprouvent.

— Les sauterelles volantes, poursuivit Hans, ne suivent pas une direction aussi constante que leurs larves; elles semblent être guidées par le vent, qui les emporte souvent dans la mer, où elles sont englouties. Sur quelques parties de la côte, on a trouvé en quantités incroyables leurs cadavres rejetés par le flux. Des voyageurs dignes de foi affirment en avoir vu sur une plage une bande de quatre pieds de hauteur sur cinquante milles de long. Les émanations de cette masse énorme répandaient une infection sensible à cent cinquante milles dans l'intérieur.

— Il fallait tout de même avoir bon nez, s'écria le petit Jan.

Tout le monde rit de cette observation, à l'exception de Von Bloom, qui avait en ce moment des idées noires. Gertrude s'en aperçut, et lui dit, pour tâcher de le distraire :

— Papa, la Bible dit que Jean-Baptiste vivait, dans le désert, de miel et de sauterelles. Étaient-ce les mêmes que celles que nous voyons?

— Je le crois, répondit laconiquement le père.

— Permettez-moi de vous contredire, repartit Hans; mais l'analogie n'est pas complète. La sauterelle de l'Écriture est le véritable criquet émigrant (*gryllus migratorius*); celle de l'Afrique méridionale en est une variété. Toutes deux appartiennent au genre des orthoptères et à la famille des sauteurs.

» Quelques auteurs ont d'ailleurs nié que saint Jean mangeât des insectes, et les Abyssiniens prétendent qu'il se nourrissait des graines brunes du faux acacia, nommé par eux arbre aux sauterelles.

— Et quel est votre avis? demanda Hendrik, qui avait foi dans l'instruction de son frère.

— Je crois qu'il n'y a pas matière à discussion. Ce n'est qu'en torturant le sens d'un mot qu'on arrive à supposer qu'il s'agit de fruits et non d'insectes. Ce sont évidemment ces derniers que mentionne l'Écriture. Nous avons des preuves nombreuses que du temps de Jésus-Christ les sauterelles et le miel sauvage entraient dans l'alimentation de ceux qui parcouraient le désert; et de nos jours encore ces deux mets font partie de la nourriture de plusieurs tribus nomades. Il est donc naturel d'admettre que saint Jean, habitant du désert, en suivit forcément le régime; c'est ce qui est arrivé à des voyageurs modernes en traversant les solitudes qui nous environnent.

» J'ai lu beaucoup d'ouvrages relatifs aux sauterelles; mais, puis-

qu'on a cité la Bible, je dois dire que je ne connais pas de description de ces insectes aussi vraie et aussi belle que celle du livre saint. Faut-il la lire, mon père?

— Certainement, répondit le porte-drapeau, satisfait de la tournure que prenait la conversation.

Gertrude courut à la chambre voisine et en rapporta un énorme volume relié en peau de canaa et solidifié par deux gros fermoirs de cuivre. C'était la Bible de famille; et qu'il me soit permis de faire observer à ce propos qu'on trouve presque chez tous les boors un livre semblable, car les colons hollandais sont des protestants pleins de ferveur. Leur zèle est tel, qu'ils n'hésitent pas à faire quatre fois par an un voyage de cent milles pour assister au *nacht-maal* ou souper des grandes fêtes solennelles. Qu'en dites-vous?

Hans ouvrit le volume et chercha le livre du prophète Joel. La facilité avec laquelle il trouva le passage auquel il avait fait allusion prouvait que l'étude de l'Écriture lui était familière.

Il lut ce qui suit :

« La sauterelle a mangé les restes de la chenille, le ver les restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver.

» Réveillez-vous, hommes enivrés; pleurez et criez, vous tous qui mettez vos délices à boire du vin, parce qu'il vous sera ôté de la bouche.

» Car un peuple fort et innombrable vient fondre sur ma terre. Ses dents sont comme les dents d'un lion.

» Il réduira ma vigne en un désert; il arrachera l'écorce de mes figuiers, il les dépouillera de toutes leurs figues, et leurs branches demeureront toutes sèches et toutes nues.

» Pleurez comme une jeune femme qui se revêt d'un sac pour pleurer celui qu'elle avait épousé étant fille.

» Les oblations du blé et du vin sont bannies de la maison du Seigneur; les prêtres, les ministres du Seigneur pleurent.

» Pourquoi les bêtes se plaignent-elles? pourquoi les bœufs font-ils retentir leurs mugissements, sinon parce qu'ils ne trouvent rien à paître et que les troupeaux, même de brebis, périssent comme eux?

» Jour de ténèbres et d'obscurités, jour de nuages et de tempêtes! comme la lumière du matin se répand en un instant sur les montagnes, ainsi un peuple nombreux et puissant se répandra tout d'un coup sur toute la terre.

» Il est précédé d'un feu dévorant, et suivi d'une flamme qui brûle tout. La campagne qu'il a trouvée comme un Eden n'est, après lui, qu'un désert affreux, et nul n'échappe à sa violence.

» A les voir marcher, on les prendrait pour des chevaux de combat, et ils s'élanceront comme des cavaliers.

» Ils sauteront sur le sommet des montagnes avec un bruit semblable à celui des chariots armés et d'un feu qui brûle de la paille sèche; et ils s'avanceront comme une puissante armée qui se prépare au combat.

» Les peuples à leur approche trembleront d'effroi; on ne verra partout que des visages ternis et plombés.

» Ils courront comme de vaillants soldats, ils monteront sur les murs comme des hommes de guerre; ils marcheront serrés dans leurs rangs, sans que jamais ils quittent leur route.

» Ils ne se presseront point les uns les autres; chacun gardera la place qui lui a été marquée; ils se glisseront par les moindres ouvertures, sans avoir besoin de rien abattre.

» Ils pénétreront dans les villes; ils courront sur les remparts; ils monteront jusqu'au haut des maisons, et ils entreront par les fenêtres comme un voleur.

» La terre tremblera devant eux, les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et on ne verra plus l'éclat des étoiles.

L'ignorant Swartboy lui-même fut frappé de la beauté poétique de cette description; mais, tout en admirant les inspirations de Joel, il voulut aussi dire son mot sur les sauterelles.

— Le Bosjesman ne craint pas les sauterelles. Il n'a ni jardin, ni maïs, ni sarrasin, ni rien que les sauterelles puissent manger. Ce sont elles qui sont mangées par le Bosjesman, et il s'en engraisse. Toutes les créatures mangent de même les sauterelles; toutes deviennent grasses pendant la saison des sauterelles. Vivent les sauterelles!

Les observations de Swartboy étaient assez justes. Les criquets émigrants servent de nourriture à presque tous les animaux connus du sud de l'Afrique. Non-seulement les carnivores s'en repaissent avec plaisir, mais encore elles sont la proie des antilopes, des lions, des chacals, des perdrix, des poules de Guinée, des outardes, et, ce qui est étrange, du géant des bois africains, du monstrueux éléphant. Tous ces animaux entreprennent de longs voyages à la suite des insectes voyageurs, dont les moutons, les chevaux, les chiens, les poules sont également avides.

Chose plus étrange encore! les locustes se mangent entre elles. Qu'une d'elles soit blessée et fasse obstacle à la marche, les autres se jettent immédiatement sur la malheureuse et s'en rassasient!

Les peuplades indigènes, Hottentots, Bosjesmans, Damaras, grands et petits Namaquas, font subir aux sauterelles une préparation culinaire qui n'est pas exempte de raffinement. Swartboy passa la soirée à faire cuire celles qu'il avait ramassées. Il mit dans une marmite une très-petite quantité d'eau, et laissa mijoter ses insectes à la vapeur

pendant deux heures consécutives. Il les retira, les mit sécher et les secoua dans une poêle jusqu'à ce que les pattes et les ailes fussent détachées des corps. Il ne restait plus qu'à les vanner. Les grosses lèvres du Bosjesman soufflèrent tant et si bien que les ailes et les pattes s'envolèrent.

Les sauterelles étaient bonnes à manger. Il ne fallait plus qu'un peu de sel pour les rendre plus savoureuses. Tous les assistants s'en régalaient, et les enfants leur trouvèrent un excellent goût. Beaucoup de personnes considèrent les locustes ainsi préparées comme préférables aux crevettes.

Quelquefois, quand elles sont parfaitement sèches, on les broie en y ajoutant de l'eau, et l'on en fait une espèce de bouillie. Une fois desséchées, elles se gardent pendant longtemps, et forment souvent la base de l'alimentation des pauvres indigènes pendant toute une saison.

Un grand nombre de tribus, principalement celles qui ne s'adonnent pas à l'agriculture, accueillent avec joie l'apparition des sauterelles. Ils sortent de leurs villages avec des sacs et des bœufs de somme, pour ramasser la manne que le ciel leur envoie; et ils en récoltent d'immenses monceaux qu'ils emmagasinent comme du grain.

L'entretien roula sur ces détails jusqu'à l'heure du repos. Le porte-drapeau retourna observer le vent; puis la porte du kraal fut fermée et toute la famille s'endormit.

CHAPITRE V.

Le lendemain.

Le porte-drapeau eut un sommeil agité. Il rêva de locustes, de criquets, de sauterelles, de toute sorte d'insectes aux longues pattes et aux yeux à fleur de tête.

Il fut heureux de voir le premier rayon de lumière pénétrer par la petite fenêtre de sa chambre.

Il sauta en bas de son lit, prit à peine le temps de s'habiller, et sortit à la hâte. Les ténèbres luttèrent encore avec les clartés, mais il n'avait pas besoin de jour pour voir le vent, pour agiter une plume ou tendre son chapeau.

La réalité était, hélas! trop évidente.

Une forte brise s'était élevée, et elle soufflait de l'ouest!

Eperdu, Von Bloom courut plus loin pour être plus sûr de son fait. Quand il fut hors de l'enceinte qui entourait le kraal et le jardin, il s'arrêta et fit une nouvelle expérience, qui malheureusement confirma la première.

La brise venait directement de l'ouest, et lui amenait les sauterelles. Il sentait les exhalaisons des odieux insectes.

Le doute n'était plus possible.

Von Bloom, au désespoir, certain de ne pouvoir échapper à la terrible visitation, rentra chez lui, et donna ordre de serrer avec soin dans les armoires le linge, les hardes, les vêtements de la maison.

Les sauterelles auraient pu les dévorer, car elles ne sont pas difficiles. Tous les végétaux leur conviennent; les feuilles amères du tabac sont autant de leur goût que les tiges succulentes du maïs! elles mangent la toile, le coton, la flanelle même, tout aussi bien que les tendres bourgeons des plantes. Les pierres, le fer, le bois dur, sont à peu près les seuls objets qui échappent à la dent de ces intrépides gastronomes.

Von Bloom avait entendu parler de leur voracité; Hans en avait lu des récits; Swartboy la connaissait par expérience. En conséquence tout ce qu'elles pouvaient détruire fut serré avec soin.

On déjeuna en silence; l'abattement qui se peignait sur les traits du chef de la famille se communiquait à tous. Quel changement en quelques heures! La veille encore, le porte-drapeau et les siens jouissaient d'un bonheur sans mélange.

Il restait pourtant un faible espoir. S'il pleuvait, si le temps se refroidissait, les sauterelles n'auraient pas la force de reprendre leur vol; et avant le retour de la chaleur et de la sécheresse il pouvait y avoir une saute de vent. Plaise à Dieu que le ciel se couvre de nuages, que la température s'abaisse, que la pluie tombe par torrents.

Vœux superflus! vaine espérance! le soleil se leva dans toute sa splendeur africaine, et les rayons qu'il dardait sur l'armée endormie la rendirent à la vie et à l'activité. Les locustes se mirent à ramper, à sautiller, et comme si elles eussent obéi à un même signal, elles montèrent par myriades dans les airs.

La brise poussait du côté des plants de maïs condamnés.

Cinq minutes après avoir pris leur essor, elles s'abattaient sur le kraal, et couvraient les champs d'alentour. Leur vol était lent; elles descendaient doucement, et présentaient aux yeux des spectateurs placés au-dessus, l'aspect d'une neige noire, tombant à gros flocons. Au bout de quelques instants, le sol disparut; les tiges de maïs, les plantes, les buissons, les herbes des pâturages furent bientôt chargés d'épaisses pelotes d'insectes; et comme le gros de leur armée passait à l'est de la maison, le disque du soleil fut caché par eux comme par une éclipse!

Ils étaient disposés en échelons. Les bataillons placés à l'arrière vo-

laient à l'avant-garde; puis s'arrêtaient pour manger. Ils étaient ensuite guidés par d'autres qui passaient par-dessus leurs têtes. Le bruit produit par leurs ailes ressemblait à celui d'une roue hydraulique, ou d'une forte brise à travers les forêts.

Le passage dura deux heures. Pendant ce temps, Von Bloom et sa famille restèrent presque constamment enfermés, les portes et les fenêtres fermées, pour éviter cette pluie vivante qui fouette souvent les joues de manière à causer une sensation douloureuse. En outre il leur était désagréable d'écraser sous leurs pieds la masse d'insectes qui jonchait le sol.

Malgré les précautions qu'ils prirent, quelques-uns des envahisseurs parvinrent à se glisser dans la maison par les fentes de la porte et des fenêtres, et dévorèrent avec avidité toutes les substances végétales qu'ils trouvèrent.

Quand le gros de l'armée eut passé, le soleil reparut, mais il ne brillait plus sur des champs verts et sur un jardin en fleurs. Autour de la maison, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, l'œil s'arrêtait sur une scène de désolation. On n'apercevait pas un brin d'herbe, pas une feuille; les arbres eux-mêmes, dépouillés de leur écorce, semblaient avoir été flétris de la main de Dieu. Le sol n'aurait pas été plus nu ni plus aride s'il eût été balayé par un incendie. Il n'y avait plus de jardin, plus de maïs, plus de sarrasin, plus de ferme. Le kraal était au milieu d'un désert!

Les paroles sont impuissantes à reproduire les émotions qu'éprouva en ce moment Von Bloom. Quel changement en deux heures! Il pouvait à peine en croire ses sens. Il doutait de la réalité. Il avait bien prévu que les locustes mangeraient ses légumes et ses céréales, mais son imagination n'avait pas conçu l'épouvantable dévastation qu'il avait sous les yeux. Tout le paysage s'était métamorphosé. Les arbres dont la brise venait d'agiter le feuillage avaient un aspect plus triste qu'en hiver. Le sol même semblait avoir changé de forme. Certes, si le fermier, absent pendant le passage des sauterelles, était revenu sans savoir ce qui s'était passé, il n'aurait pas reconnu l'emplacement de son habitation.

Avec le flegme particulier à sa race, Von Bloom s'assit et demeura longtemps sans mouvement et sans voix. Les enfants se groupèrent autour de lui, le cœur gros et les larmes aux yeux. Ils ne pouvaient apprécier toute l'étendue de leur malheur, et leur père lui-même ne la comprit pas tout d'abord. Il ne songea qu'à la destruction de ses belles récoltes; et si on tient compte de sa situation isolée, cette perte irréparable suffisait pour l'accabler.

— Tout le fruit de mes travaux est perdu! s'écria-t-il d'une voix altérée. O fortune, fortune, c'est la seconde fois que tu es cruelle pour moi!

— Ne vous lamentez pas, mon père, lui dit une douce voix; nous sommes sains et saufs auprès de vous.

C'était la voix de Gertrude, dont la petite main blanche se posa sur son épaule.

Il lui sembla qu'un ange lui souriait. Il prit l'enfant entre ses bras et la pressa avec effusion contre son cœur, et ce cœur se sentit soulagé.

— Apporte-moi le livre, dit-il à l'un de ses fils.

On apporta la Bible; les fermoirs massifs furent rouverts, et des hymnes pieux montèrent du milieu du désert.

Après avoir chanté un psaume, tous prièrent à genoux pendant quelques minutes. Quand Von Bloom se releva et promena les yeux autour de lui, le désert lui parut embaumé comme la rose.

Telle est la magique influence de la résignation et de l'humilité sur le cœur humain.

CHAPITRE VI.

L'émigration.

Malgré toute sa confiance dans la protection de l'Être suprême, Von Bloom connaissait le proverbe : Aide-toi, le Ciel t'aidera. La religion ne lui avait pas appris à s'abandonner passivement à la Providence, et il s'occupa immédiatement de prendre des mesures pour se tirer d'embarras. Sa position était non-seulement triste, mais encore périlleuse. La plaine au milieu de laquelle il se trouvait s'étendait à perte de vue, sans la moindre trace de végétation; mais au delà de ces limites, le pays n'était pas sans doute moins dévasté. Il était certain que l'armée d'insectes dont il était victime pouvait être comptée au nombre des plus considérables, et il savait que les sauterelles ravagent parfois une superficie de plusieurs milliers de milles.

Il était impossible de songer à rester au kraal. Les chevaux, les bœufs, les moutons ne pouvaient vivre sans nourriture; et s'ils périssaient, où la famille trouverait-elle sa subsistance? Il fallait quitter le kraal et se mettre sans retard à la recherche d'un pâturage. Déjà les animaux, retenus à l'étable plus tard que de coutume, beuglaient, hennissaient ou bêlaient pour demander leur délivrance. Ils n'allaient pas tarder à avoir faim, et il était difficile de dire comment on pourrait leur procurer des aliments.

Il n'y avait pas de temps à perdre; les minutes elles-mêmes étaient précieuses. Van Bloom se demanda s'il monterait un de ses meilleurs

chevaux et partirait seul à la recherche d'un pâturage, ou s'il ferait atteler sa charrette pour déménager immédiatement. Son hésitation ne fut pas longue. Comme dans tous les cas il était forcé de quitter tôt ou tard son domaine, il se décida à partir sans délai, avec sa famille, ses domestiques, ses dieux lares et ses bestiaux.

— Qu'on attelle la charrette ? cria-t-il à Swartboy.

Le Bosjesman, fier de la réputation qu'il avait acquise comme cocher, s'empressa de prendre son fouet au manche de bambou, à la longue lanière de cuir, et y mit une nouvelle mèche taillée dans la peau d'une antilope.

— Oui, baas, je vais atteler, dit-il en faisant claquer son fouet, et posant le manche contre le mur de la maison, il alla chercher les bœufs de trait.

La charrette de Van Bloom était une de celles que tous les fermiers du Cap s'enorgueillissent de posséder; c'était une tente roulante, un véhicule de première classe que le porte-drapeau avait fait faire au temps de sa prospérité. Il s'en servait autrefois pour mener sa femme et ses enfants au *nacht maal* ou au *wolikheds*. En ses beaux jours, huit chevaux choisis traînaient rapidement l'énorme voiture. Hélas ! des bœufs devaient les remplacer, car Van Bloom n'avait que cinq chevaux qu'il avait conservés comme montures. Quant à la charrette, elle était en aussi bon état que lorsqu'elle excitait l'envie de tous les boors du comté de Graaf-Reinet. Elle avait des coffres par devant, par derrière et sur les côtés, des poches intérieures et une couverture blanche comme la neige.

La caisse avait conservé sa solidité, et les roues étaient un chef-d'œuvre de charonnage; c'était, en somme, ce qui restait de meilleur au porte-drapeau, car elle valait à elle seule tout son bétail.

Pendant que Swartboy et Hendrik attachaient douze bœufs au timon avec des harnais de peau de buffle, le boor, aidé par ses autres enfants, chargeait sur la voiture les meubles et les ustensiles de ménage, qui étaient en trop petit nombre pour que ce fût une tâche difficile. Au bout d'une heure environ, la précieuse charrette eut reçu tous les bagages; les bœufs furent attelés, les chevaux sellés, et tout fut prêt pour le voyage.

Mais de quel côté se diriger ? Jusqu'à ce moment Von Bloom n'avait pensé qu'à franchir les frontières de la solitude désolée qui l'environnait. Il devenait nécessaire de déterminer la direction à prendre. Il importait d'éviter celle d'où étaient venues les sauterelles et celle qu'elles avaient suivie en s'éloignant. Des deux côtés on était sûr de ne pas trouver une poignée d'herbe pour les animaux affamés. En choisissant une autre route, les voyageurs avaient plus de chance de rencontrer un pâturage, mais ils n'étaient pas certains d'avoir de l'eau, dont la privation les exposait à périr avec leurs bestiaux.

Von Bloom eut d'abord l'idée de se rendre aux établissements; mais ils étaient à l'est du kraal, et la contrée qu'il fallait traverser avait dû être ravagée par les sauterelles. D'ailleurs, dans cette direction, le cours d'eau le plus voisin était à une distance de cinquante milles, et les bestiaux périraient infailliblement avant de l'avoir atteint. Au nord s'étendait le désert de Kalihari, où l'on ne connaissait point d'oasis; et puis c'était de là qu'étaient venues les sauterelles, qui dérivèrent au sud au moment où on les avait aperçues pour la première fois.

Il ne restait plus que l'ouest, pour lequel Von Bloom se décida. A la vérité les insectes émigrants s'étaient montrés au bout de l'horizon occidental, mais ils y avaient été amenés par une saute de vent, et elle avait été trop subite pour leur laisser le temps de faire de grands ravages.

Von Bloom savait que dans l'ouest, à une distance de quarante milles, se trouvait un bon pâturage arrosé par une source limpide. Il avait quelquefois poussé ses excursions jusqu'à cette source, près de laquelle il aurait été tenté de s'établir, si elle n'eût été trop éloignée du centre de la colonie, avec laquelle les communications seraient devenues trop difficiles. Quoique son kraal actuel fût au delà des frontières, il entretenait encore des relations avec les établissements, et voulait, autant que possible, ne pas les perdre. Ces considérations de voisinage étaient peu de chose en présence d'une imminente nécessité; aussi, après quelques minutes de délibération, le boor donna l'ordre de marcher à l'ouest.

Le Bosjesman monta sur le siège, fit claquer son fouet puissant et s'avança dans la plaine. Gertrude et le petit Jan s'assirent à ses côtés, ayant derrière eux la jolie springbok, qui allongea la tête et promenait autour d'elle ses yeux ronds avec une inquiète curiosité. Hans et Hendrik, à cheval, assistés de leurs chiens, chassaient devant eux les bœufs et les moutons.

Jetant un dernier regard sur son kraal désolé, Von Bloom lâcha la bride à son cheval et suivit silencieusement la charrette.

CHAPITRE VII.

De Peau! de l'eau!

La petite caravane s'avança tranquillement, mais non sans bruit. On entendait incessamment retentir la voix de Swartboy et les cla-

gements de son fouet colossal, qui produisaient au loin l'effet d'une décharge de mousqueterie. Hendrik criait à tue-tête, et Hans, d'ordinaire si calme, était dans la nécessité de vociférer pour maintenir le troupeau dans la bonne voie.

Par intervalles, les deux garçons, mis brusquement en réquisition, aidaient Swartboy à guider son attelage rétif, qui aurait pu s'écarter de la route. Hans et Hendrik galopèrent en avant, remettaient les têtes des bœufs dans le droit chemin et faisaient jouer sur leurs flancs le redoutable jambok.

Le jambok, auquel le plus mutin des animaux de trait se soumet, est un fouet élastique, de près de six pieds de long, qui va en s'aminuisant régulièrement depuis le manche jusqu'à la pointe; il est en peau de rhinocéros ou d'hippopotame.

Toutes les fois que les bœufs qui traînaient la charrette se comportaient mal, et que Swartboy ne pouvait les atteindre avec son *voorslag* ou fouet de cocher, Hendrik les chatouillait avec son rude et flexible jambok, et les contraignait à rentrer dans le devoir.

D'ordinaire, dans l'Afrique méridionale, les attelages de bœufs ont un conducteur; mais ceux du porte-drapeau avaient été habitués à s'en passer depuis que les domestiques hottentots s'étaient enfuis. Swartboy avait souvent parcouru plusieurs milles avec son long fouet pour unique auxiliaire; mais après le passage des criquets émigrants, la terre avait un aspect si étrange, que les bœufs étaient en proie à une vague terreur. D'ailleurs les sentiers qu'ils auraient pu suivre n'avaient plus le moindre jalon. La superficie du sol était la même partout. Von Bloom, qui possédait à merveille la configuration du pays, pouvait à peine s'y reconnaître et n'avait pour guide que le soleil.

Hendrik surtout s'occupait de diriger les bœufs, laissant à son jeune frère Hans le soin de conduire les bestiaux, ce qui était moins difficile. La peur réunissait les pauvres bêtes, qui marchaient ensemble, sans dévier, n'ayant point d'herbage qui les attirât à droite ou à gauche.

Von Bloom allait devant pour conduire la caravane. Ni lui ni ses fils n'avaient fait de changement à leur costume, qui était celui de tous les jours. Le porte-drapeau avait, comme la plupart des boors du Cap, un chapeau blanc de feutre à larges bords, un gilet de peau de faon, une grande veste de drap vert garnie sur les côtés de larges poches, et des culottes de cuir, qu'on appelle dans le pays *crackers*. Il était chaussé de *feldt-schoenen* ou souliers de campagne, en cuir brut. Sur sa selle était étendu un *kaross* ou fourrure de léopard; il portait sur l'épaule un *roer*, lourd fusil de gros calibre d'environ six pieds de long, avec une platine à la mode antique. C'est l'arme en laquelle le boor met toute sa confiance. Un Américain des frontières serait disposé à en rire à première vue; mais, s'il connaissait la colonie du Cap, il changerait promptement d'opinion. La carabine de petit calibre employée dans les bois d'Amérique, et dont la balle n'est guère plus grosse qu'un pois, serait presque inutile contre le gros gibier des contrées que nous parcourons; mais, quelle que soit la différence des armes, il y a d'adroits chasseurs dans les *kaross* d'Afrique, aussi bien que dans les forêts ou les prairies américaines.

Sous le bras gauche du porte-drapeau se courbait une immense poudrière, qui ne pouvait provenir que de la tête d'un bœuf africain. C'était une corne de bœuf du pays des Bechuanas; mais on aurait pu en tirer une semblable de la plupart des comtés du Cap. Quand elle était pleine, elle ne comptait pas moins de six livres de poudre!

Von Bloom avait une carnassière de peau de léopard sous le bras droit, un couteau de chasse à la ceinture, et une grosse pipe d'écume passée dans le galon de son chapeau.

Le costume, les armes, l'équipement de Hans et de Hendrik étaient à peu près identiques. Leurs larges culottes étaient faites de peau de mouton tannée; ils portaient également des vestes de drap vert, des chapeaux blancs à larges bords, et des *feldt-schoenen* ou souliers de campagne.

Hans avait un léger fusil de chasse; Hendrik était armé d'un *yäger*, forte carabine, excellente pour le gros gibier. Il en était fier, s'en servait avec adresse, et enfonçait un clou avec une balle à une centaine de pas de distance. C'était le tireur par excellence de la compagnie.

Chacun des enfants avait une gibecière remplie de balles et une grosse poire à poudre en forme de croissant. Les selles de leurs chevaux étaient ornées de *kaross*; seulement ces fourrures étaient l'une d'antilope et l'autre de chacal, tandis que le *kaross* de leur père était une peau de léopard de premier choix.

Le petit Jan était aussi revêtu d'un chapeau blanc, d'une veste, d'amples culottes et de *feldt-schoenen*. Malgré sa petite taille, c'était le portrait exact de son père sous le rapport du costume, un type de boor en abrégé.

Gertrude avait un corsage piqué et brodé à la mode hollandaise, une jupe de laine bleue. Ses cheveux blonds étaient cachés sous un chapeau de paille garni de rubans.

Totty avait la tête nue, et elle était habillée très-simplement d'une toile grossière de fabrication domestique.

Quant à Swartboy, il n'avait pour vêtements qu'une chemise rayée

et de vieilles culottes de cuir, sans compter le kaross en peau de mouton posé auprès de lui.

Pendant une marche de vingt milles, les voyageurs ne trouvèrent ni eau ni fourrage. Le soleil avait un éclat dont ils se seraient passés volontiers, car la chaleur était aussi forte qu'entre les tropiques. Ils l'auraient difficilement supportée sans la brise qui souffla toute la journée. Malheureusement elle leur venait droit dans la figure, et une épaisse poussière s'élevait du sol qu'avaient remué les sauterelles avec leurs millions de pieds. Des nuages enveloppaient la petite caravane, augmentaient les difficultés de la marche, couvraient les vêtements, emplissaient la bouche ou rougissaient les yeux des infortunés émigrants.

Ce n'était pas tout : longtemps avant la nuit, ils eurent à souffrir du manque d'eau. Pressé de quitter le kraal désolé, Von Bloom n'avait pas songé à mettre dans la charrette une provision d'eau. C'était une impardonnable négligence dans une contrée comme le sud de l'Afrique, où les sources sont rares et les ruisseaux souvent taris. Comme il se repentait quand il sentit les tourments de la soif et entendit les cris de ses enfants, qui demandaient de l'eau en gémissant!...

Von Bloom ne se plaignait pas : il s'accusait comme d'un crime d'une irréflexion qui causait tant de souffrances. Du moins s'il eût pu les calmer ! mais il ne connaissait pas de source plus proche que celle dont nous avons parlé, et il était impossible d'y arriver avant le lendemain.

Les bœufs ont le pas lent ; on était parti tard, et il fallait s'attendre à n'être guère qu'à moitié chemin quand le soleil se coucherait. Pour trouver de l'eau, on aurait dû marcher toute la nuit ; mais comment le faire avec des animaux exténués et privés d'aliments ? Le malheureux Von Bloom pensait qu'il aurait pu ramasser assez de locustes pour en nourrir ses bestiaux ; mais il était trop tard, et il ne pouvait que s'adresser de stériles reproches.

La voix et le long fouet du Bosjesman étaient impuissants. L'attelage se traînait péniblement ; les bêtes, depuis la veille, n'avaient mangé que les sauterelles qui étaient tombées dans leur étable. Von Bloom prit le parti de faire halte. En l'absence de toute route tracée, il avait besoin du jour pour ne pas s'égarer, et d'ailleurs il eût été dangereux de voyager à l'heure où le voleur nocturne de l'Afrique, le lion, sort de sa tanière.

Ce fut une demi-heure avant le coucher du soleil que Von Bloom résolut de s'arrêter. Toutefois il poussa un peu plus loin, dans l'espoir de trouver de l'herbe. Il était à vingt milles de son point de départ, et le pays portait toujours les traces des ravages des sauterelles. Les buissons étaient dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce ; la plaine avait perdu toute végétation.

Le porte drapeau eut l'idée qu'il suivait exactement la route par laquelle les insectes dévastateurs étaient arrivés. C'était sciemment qu'il se dirigeait vers l'ouest ; mais il avait présumé que l'armée des sauterelles était primitivement partie du nord, et rien ne justifiait son opinion. Si elle était venue de l'ouest, on risquait de voyager pendant des jours entiers sans rencontrer une touffe de gazon.

Ces pensées troublèrent le fermier ; il examina la plaine avec anxiété.

Swartboy observait de son côté ; ses yeux perçants, familiarisés avec le désert, découvrirent à un mille de distance un peu de verdure et de feuillage. Il l'annonça par un cri de joie. Le courage de la caravane se ranima, et les bœufs, comme s'ils eussent compris ce dont il s'agissait, reprirent une plus vive allure.

Le Bosjesman ne s'était pas trompé ; mais le pâturage qu'il avait signalé ne consistait qu'en quelques maigres tiges éparées sur un terrain rougeâtre. Il y en avait juste assez pour faire éprouver aux bestiaux le supplice de Tantale ; mais nulle part on ne voyait de quoi fournir une bouchée à un bœuf. L'aspect de cette végétation était toutefois rassurant : il prouvait qu'on avait franchi les limites du pays dévasté, et l'on pouvait concevoir l'espérance d'arriver promptement à un pâturage plus digne de ce nom.

Cette espérance ne se réalisa pas. La plaine qui s'étendait devant les voyageurs, comme celle qu'ils venaient de parcourir, était stérile et sauvage ; mais c'était au manque d'eau, et non au passage des sauterelles, qu'était due son aridité.

Le soleil était déjà au-dessous de l'horizon. On n'avait pas le temps de chercher un pâturage, et la caravane s'arrêta.

Dans l'endroit où elle fit halte poussaient des arbustes en assez grand nombre pour fournir les matériaux de deux kraals, l'un pour les bœufs et les chevaux, l'autre pour les moutons et les chèvres ; mais après tant de fatigues et de tribulations, quel voyageur aurait eu la force de couper des branches et de les assembler ? C'était une besogne assez pénible que de tuer un mouton pour le souper, de ramasser du bois et d'allumer du feu. On ne fit point de kraal. Les chevaux furent attachés autour de la charrette, et les bœufs, les moutons et les chèvres abandonnés à eux-mêmes. Comme rien ne pouvait les tenter dans les environs, Von Bloom espéra que, las d'une longue route, ils ne s'écarteraient pas du campement, dont on entretenait le feu toute la nuit.

CHAPITRE VIII.

Ce que devient le troupeau.

Hélas ! ils s'en écartèrent !

Au jour naissant, quand les voyageurs se réveillèrent, tout le bétail avait disparu. Il ne restait que la vache laitière, que Totty avait liée le soir à un buisson après avoir achevé de la traire. Bœufs, vaches, moutons et chèvres s'étaient dispersés.

Hendrik, Hans, leur père et Swartboy montèrent à cheval et firent des perquisitions. On retrouva les moutons et les chèvres dans les taillis du voisinage ; mais il fut constaté que les autres bêtes avaient pris la fuite.

On suivit leurs traces ; elles étaient retournées sur leurs pas, et il était hors de doute qu'elles s'étaient dirigées vers le kraal abandonné. Elles étaient parties à une heure peu avancée de la nuit, et avaient marché rapidement, comme le prouvait la disposition de leurs empreintes. Probablement elles étaient déjà arrivées à destination.

Triste découverte ! Il ne fallait point songer à les rejoindre avec des chevaux affamés et mourants de soif ; et pourtant sans bœufs de trait comment conduire la charrette jusqu'à la source ?

La situation était embarrassante ; ce fut Hans qui suggéra une solution.

— Si nous attelions les cinq chevaux à la charrette ?

— Mais, dit Hendrik, nous laisserions donc nos bestiaux derrière nous ? Si nous ne les rattrapons pas ils vont se perdre.

— Nous les poursuivrons plus tard, répondit Hans. L'essentiel est d'atteindre la source, où nous ferons reposer nos chevaux. Nous irons ensuite chercher les bœufs pendant ce temps-là ; ils seront tous rendus au kraal où ils sont sûrs de trouver au moins de l'eau, ce qui leur permettra de vivre jusqu'à notre arrivée.

Le projet de Hans était seul praticable, et l'on se mit en devoir de l'exécuter. De vieux harnais, qui faisaient heureusement partie du contenu de la charrette, en furent tirés et raccommodés tant bien que mal. Les chevaux furent disposés en arbalète. Swartboy remonta sur son siège, et, à la satisfaction générale, la lourde voiture marcha comme si elle eût conservé son premier attelage.

Gertrude et le petit Jan restèrent dans la charrette ; mais Von Bloom et ses deux aînés la suivirent à pied, tant pour ne pas accroître la charge que pour chasser les troupeaux en avant. Tous souffraient de la soif, et en auraient souffert davantage sans la précieuse bête qui trotta derrière la charrette, la vieille Graaf qui avait fourni déjà plusieurs pintes de lait.

Les chevaux se comportèrent à merveille, quoique leur harnais fût incomplet ; on aurait dit qu'ils devinaient que leur bon maître était dans l'embarras et qu'ils avaient résolu de l'en tirer. Peut-être aussi sentaient-ils l'eau qui était devant eux. En effet, au bout de quelques heures ils arrivèrent auprès d'une source fraîche et cristalline qui arrosait une jolie vallée couverte d'une verdoyante pelouse.

Chacun but avec avidité. Les animaux furent lâchés dans la prairie ; on alluma du feu pour faire cuire un quartier de mouton, et les voyageurs dînèrent de bon appétit. Le porte-drapeau, assis sur un des coffres de la voiture, fuma tranquillement sa grande pipe d'écumé. Il aurait oublié toutes ses peines sans l'absence de ses bestiaux. Il se trouvait au milieu d'une oasis où ne manquait ni l'herbe, ni le bois, ni l'eau, et qui pouvait aisément sustenter plusieurs centaines de têtes de bétail. C'était un lieu favorable à l'établissement d'une ferme ; mais il était indispensable de la peupler, et par conséquent de reconquérir les troupeaux perdus, richesse féconde dont on pouvait espérer le développement. À l'exception de douze bœufs et de deux taureaux de Béchuana à longues cornes, il se composait de jeunes vaches de races excellentes, et dont la postérité devait infailliblement se multiplier. Avant de les retrouver, Von Bloom ne pouvait jouir d'une tranquillité sans mélange. Il avait pris sa pipe pour se distraire pendant que les chevaux paissaient ; mais aussitôt qu'ils furent reposés il les fit seller, confia au jeune Hans la garde du camp et partit pour son ancien kraal avec Hendrik et Swartboy. Ils chevauchèrent d'un pas rapide, déterminés à marcher toute la nuit ; à l'endroit de la route où commençait le désert, ils mirent pied à terre et laissèrent leurs montures brouter le maigre gazon. Ils n'avaient pas oublié de remplir leurs gourdes et avaient emporté quelques tranches de mouton rôti. Après une heure de halte ils poursuivirent leur route jusqu'à la place où les bœufs les avaient abandonnés. La nuit était venue, mais la clarté de la lune leur permit d'apercevoir les ornières creusées par les roues de la charrette. Par intervalles, Von Bloom pria Swartboy d'inspecter le terrain. Le Bosjesman descendait de cheval, se penchait, examinait les pas des bestiaux, et répondait invariablement qu'ils avaient dû retourner à leur ancienne demeure. Von Bloom était donc sûr de les y retrouver ; mais seraient-ils encore vivants ? C'était douteux. Ils avaient de l'eau en abondance, mais pas de nourriture ; n'était-il pas probable qu'ils avaient tous succombé à la faim ?

Le jour pointait lorsque Von Bloom arriva en vue de sa demeure. Elle était méconnaissable ; l'invasion des sauterelles en avait

altéré l'aspect; mais ce qui achevait de la dénaturer, c'était une rangée d'objets noirs placés sur le bord du toit et sur les parapets du kraal.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Von Bloom dans une sorte de soliloque, mais assez haut pour être entendu par ses compagnons.

— Ce sont des oiseaux, répondit Swartboy.

— Des vautours! s'écria Von Bloom, que font-ils là? Leur présence n'annonce rien de bon.

La caravane s'avança, le soleil se levait, les vautours se réveillaient, battaient des ailes, et s'abattaient sur différents points autour de la maison.

— Il y a par là quelque charogne, murmura tristement Von Bloom.

C'était malheureusement vrai. Sur le sol gisaient une vingtaine de carcasses mutilées, restes d'animaux dont les longues cornes recourbées indiquaient suffisamment l'espèce.

Von Bloom reconnut ses bestiaux. Tous avaient péri, près des clôtures ou dans la plaine voisine. Mais comment? Ils n'avaient pu mourir de faim si vite; ils n'avaient pu mourir de soif, car la source bouillonnait près de la place que couvraient leurs membres épars et mutilés. Les vautours ne pouvaient les avoir tués...

Quel était donc ce mystère?

Il fut promptement expliqué, et Von Bloom n'eut pas le temps de se poser des questions. Partout se distinguaient des traces de lions, d'hyènes et de chacals, qui s'étaient rassemblés en grand nombre autour de la ferme abandonnée. La rareté du gibier, produite par le passage des sauterelles et par la dévastation des plantes dont il se nourrissait, avait affamé les bêtes féroces, qui s'étaient jetées avec fureur sur le bétail.

Mais où étaient-elles?

La lumière du matin, la vue de la maison peut-être, les avait écartées. Pourtant l'empreinte de leurs pas était fraîche encore. Elles ne devaient pas s'être éloignées, et comptaient sans doute revenir la nuit suivante.

Von Bloom éprouvait le désir de se venger des animaux qui avaient consommé sa ruine; en d'autres circonstances, il les aurait attendus pour en faire justice; mais dans l'état actuel des choses, c'eût été aussi imprudent qu'inutile. Les chevaux avaient à peine assez de force pour franchir, pendant la nuit prochaine, la distance qui les séparait du camp. Aussi, sans entrer dans la demeure qu'ils avaient délaissée, le porte-drapeau, Hendrik et le Bosjesman remplirent leurs gourdes à la source, baignèrent leurs montures fatiguées, et quittèrent tristement le kraal.

CHAPITRE IX.

Le lion.

A peine les voyageurs avaient-ils fait cent pas, qu'ils s'arrêtèrent brusquement par un mouvement simultané, à l'aspect d'un lion couché sur la plaine, au milieu de la route même par laquelle ils étaient venus!

Ils se demandèrent comment ils ne l'avaient pas vu auparavant.

Le lion était tapi derrière un buisson dont les branches, entièrement dépouillées de feuilles, ne cachaient qu'à demi sa robe d'un jaune éclatant. La vérité était qu'au moment où les trois cavaliers

avaient passé, le lion se repaissait au milieu des cadavres des bestiaux. Troublé dans son repas, il s'était glissé le long des murs et avait couru à l'arrière afin d'éviter une rencontre. Un lion raisonne aussi bien qu'un homme, quoique ce ne soit pas au même degré. En voyant venir à lui les voyageurs, il avait calculé qu'ils continueraient leur route et ne reviendraient point sur leurs pas. Un homme ignorant les événements que nous venons de raconter aurait fait sans doute un raisonnement analogue. Quiconque a observé les animaux, tels que les chiens, les daims, les lièvres et même les oiseaux, a dû remarquer que dans un cas semblable, ils semblent toujours croire que celui qui les inquiète se portera en avant, et que leur manœuvre est celle du lion.

On a généralement des idées fausses sur le courage de cet animal. Quelques naturalistes de mauvaise humeur lui ont contesté la seule

noble qualité qui lui avait été longtemps attribuée, et l'ont accusé ouvertement de couardise. D'autres, au contraire, assurent qu'il ne craint personne, qu'il ne recule jamais, et le douent en outre de vertus nombreuses. Les deux opinions s'appuient non pas sur des théories, mais sur des faits bien constatés. Comment les concilier? toutes deux ne peuvent être également fondées, et pourtant toutes deux ont un côté vrai. Il y a des lions lâches et des lions courageux, et si l'espace ne nous manquait, nous pourrions en fournir des preuves surabondantes. Nous nous bornerons, mes chers lecteurs, à faire une comparaison. Savez-vous une espèce dont tous les individus aient évidemment le même caractère? Pensez aux chiens de votre connaissance; sont-ils semblables? n'en voyez-vous pas de nobles, de fidèles, de généreux, tandis que d'autres sont de misérables roquets?

Il en est de même des lions.

Diverses causes influent sur la bravoure et la férocité du lion: son âge, l'heure du jour, la saison de l'année, l'état de son estomac, mais surtout le genre de chasseurs qui fréquente la région qu'il habite.

Cette dernière assertion n'aura rien d'étrange pour ceux-là qui croient comme moi à l'intelligence des animaux. Il est naturel que le lion apprenne vite quels adversaires il a devant lui, et qu'il éprouve plus ou

moins de crainte, selon les circonstances. J'ai remarqué ailleurs que l'alligator du Mississippi poursuivait autrefois les hommes, mais qu'il ne les attaque plus désormais. La carabine du chasseur l'a dompté. Il respecte la vie du blanc, et pourtant dans l'Amérique du Sud les individus de sa race mangent les Indiens par vingtaines.

Les lions du Cap sont devenus timides dans les districts où ils ont été harcelés par les boers armés de redoutables carabines. Au delà des frontières, ils bravent l'homme impunément. La mince flèche du Bosjesman et la lance du Bechuana ne leur inspirent aucune terreur.

Le lion qui se présentait à nos aventuriers était-il naturellement brave? voilà ce qu'on ne pouvait encore savoir. Son énorme crinière noire donnait lieu de croire qu'il était dangereux, car les lions à crinière jaune passent pour inférieurs en audace et en férocité à ceux dont les épaules sont couvertes de poils plus foncés. Au reste, cette distinction n'a jamais été positivement établie. La crinière du lion ne brunit que lorsqu'il est avancé en âge, et quand il est jeune, il est exposé à être confondu avec un individu de la variété dont les poils restent jaunes.

Von Bloom ne chercha pas à éclaircir si l'animal était brave ou non; il était évidemment rassasié, incapable de méditer une attaque,



Tous suivirent avec anxiété le vol des sauterelles.

et disposé à vivre en paix avec les voyageurs, pourvu que ceux-ci consentissent à faire un détour. Mais le porte-drapeau n'en avait nullement l'intention. Son sang hollandais était échauffé. Il tenait à faire justice d'un des maraudeurs qui avaient dévoré ses bestiaux, et quand même la bête eût été la plus terrible de sa race, il n'aurait pas reculé.

Il ordonna à Hendrik et à Swartboy de ne pas bouger, et s'avança résolument à environ cinquante pas du lion ; là il mit pied à terre, passa son bras dans la bride et planta en terre la longue baguette de son roer, derrière laquelle il s'agenouilla.

On pensera sans doute qu'il eût mieux fait de rester en selle, afin de pouvoir fuir après avoir lâché son coup. A la vérité il aurait été plus en sûreté, mais il aurait perdu ses chances de succès. Il n'est jamais facile de viser juste à cheval, et cela est impossible lorsque le but est un lion, car le coursier le mieux dressé ne saurait en ce cas conserver le sang-froid nécessaire. Von Bloom ne voulait point tirer au hasard. Il posa le canon de son fusil sur l'extrémité de la baguette et prit tranquillement son point de mire.

Pendant ce temps, le lion n'avait pas changé de place. Le buisson s'interposait entre lui et le chasseur, mais il ne pouvait se croire suffisamment caché. On distinguait à travers les branches épineuses ses flancs jaunâtres et son museau rouge du sang des bœufs. Les grognements sourds et les faibles mouvements de sa queue attestaient qu'il voyait l'ennemi, mais, conformément aux habitudes des animaux de son espèce, il attendait qu'on approchât.

Von Bloom ajusta longtemps, dans la crainte que sa balle ne fût écartée par quelque branche. Le coup partit, et le lion fit un bond de plusieurs pieds. Il avait été touché au flanc et se levait furieux en montrant ses dents formidables. Sa crinière hérissée augmentait sa taille et le faisait paraître aussi grand qu'un taureau. En quelques secondes il eut franchi la distance qui le séparait du lieu où s'était posté le chasseur ; mais celui-ci ne l'avait pas attendu. Il avait sauté sur son cheval pour rejoindre ses compagnons.

Tous trois durent songer à fuir au galop. Hendrik et son père coururent d'un côté, tandis que Swartboy se dirigeait d'un autre. Le lion, qui se trouvait au centre, s'arrêta indécis, comme s'il se fût demandé lequel des trois il devait poursuivre. Son aspect était terrible en ce moment. Il avait la crinière hérissée et battait ses flancs de sa longue queue. Sa bouche ouverte laissait voir des dents acérées, dont la blancheur contrastait avec la rougeur du sang qui empourprait ses babines. Il poussait d'affreux rugissements ; mais aucun de ses adversaires ne se laissa troubler par l'épouvante. Hendrik fit feu de sa carabine, tandis que Swartboy décochait une flèche qui s'enfonça dans la cuisse de l'animal. La balle d'Hendrik dut porter également, car le lion, qui avait montré jusqu'alors une ferme résolution, parut saisi d'une terreur panique. Il laissa retomber sa queue au niveau de son épine dorsale, baissa la tête, et s'achemina vers la porte du kraal.

CHAPITRE X.

Le lion pris au piège.

Il était assez singulier que le lion cherchât un pareil asile, mais il faisait par là preuve de sagacité. Il n'y avait point d'autre abri aux

alentours, et s'il avait entrepris de courir à travers la plaine, les cavaliers l'auraient atteint facilement. Il savait que la maison était inhabitée et connaissait la localité pour y avoir rôdé toute la nuit. Son instinct le guidait à merveille. Les murailles de la maison le protégeaient contre le feu de ses antagonistes ; ils ne pouvaient ni tirer de loin, ni s'approcher sans danger.

Un incident bizarre signala l'entrée du lion au kraal. D'un côté de la maison s'ouvrait une grande croisée sans vitres, comme toutes les fenêtres du pays, mais fermée par d'épais volets de bois. Au moment où le lion pénétrait dans l'intérieur par la porte entrebâillée, les volets de la fenêtre tournèrent sur leurs gonds, et laissèrent passage à une bande de petits animaux qui tenaient du loup et du renard : c'étaient des chacals. Comme on s'en assura par la suite, un des bœufs avait été poursuivi et tué dans la maison. Les lions et les hyènes l'avaient dédaigné, et les chacals le dépeçaient tranquillement, lorsque leur terrible roi les déranga avec si peu de cérémonie. Le voyant irrité, ils battirent promptement en retraite. Quand ils furent dehors, l'aspect des cavaliers précipita leur fuite, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'on les eut perdus de vue.

Les trois chasseurs ne purent s'empêcher de rire. Mais leurs dispositions furent bientôt modifiées par un autre incident.

Von Bloom avait amené ses deux beaux chiens pour l'aider à reprendre le bétail. En arrivant ils s'étaient jetés sur une carcasse à demi rongée, et avaient achevé de la dépouiller sans s'inquiéter de ce qui se passait. Ils n'avaient pas aperçu le lion ; mais ses rugissements, la détonation des armes à feu, le vol bruyant des vautours effarouchés les avertirent de sa présence, et ils abandonnèrent leur repas au moment où, dans son trouble, il franchissait les portes du kraal.

Sans hésiter, les valeureux chiens suivirent la redoutable bête dans l'intérieur de la maison. On entendit pendant quelques instants un mélange confus d'aboiements, de grognements, de rugissements ; puis le bruit sourd d'un corps lancé contre le mur, des hurlements plaintifs, un craquement d'os brisés, la basse retentissante du principal combattant. Enfin le plus profond silence s'établit.

La lutte était terminée.

La lutte était terminée.

Les chasseurs ne riaient plus ; ils avaient écouté avec angoisse les bruits sinistres du combat, et ils tremblèrent quand ces bruits eurent cessé.

Ils appelèrent chacun des chiens par son nom, dans l'espoir de le voir sortir, même blessé ; mais ni l'un ni l'autre ne sortirent. Après une longue et inutile attente, Von Bloom dut se résigner à l'idée que ses deux derniers chiens étaient morts.

Accablé par ce nouveau malheur, il oublia presque la prudence, et fut sur le point de se ruer vers la porte pour tirer à bout portant son odieux ennemi ; mais une lueur brillante traversa la cervelle de Swartboy.

— Baas ! baas ! enfermons le lion !

Le projet était raisonnable ; mais comment l'exécuter ? Si l'on parvenait à tirer la porte ou les volets de la fenêtre, on n'avait plus rien à craindre du lion ; mais il fallait s'approcher de lui, et dans sa rage il était certain qu'il s'élancerait sur le premier assaillant. En restant en selle on ne diminuait pas le danger. Les chevaux piétinaient et s'élançaient toutes les fois qu'un rugissement leur révélait la présence du lion. Il leur était impossible de conserver assez de sang-froid pour approcher de la porte ou de la fenêtre. Leurs hennissements, leurs



La tête du lion sortait du tuyau de la cheminée.

caracoles, auraient empêché les cavaliers de se pencher pour saisir le loquet ou les boutons.

Il était clair que la fermeture de la porte ou des fenêtres offrait un danger sérieux. Tant que les cavaliers étaient en plaine et à quelque distance du lion, ils le bravaient impunément; mais ils étaient exposés à devenir ses victimes s'ils pénétraient dans l'enceinte et s'aventuraient à proximité du logis.

Quoique l'intelligence d'un Bosjesman soit bornée, elle excelle dans une spécialité. L'instinct qui le guide à la chasse ferait honneur aux facultés d'un homme de la race caucasienne. C'est l'exercice qui développe cet instinct particulier chez le Bosjesman, dont l'existence dépend souvent de sa sagacité. La tête informe que Swartboy portait sur ses épaules renfermait une cervelle d'assez bonne qualité, et il avait appris à en faire usage dans le cours d'une vie aventureuse, pendant laquelle il avait maintes fois lutté contre les dangers et les privations.

— Baas, dit-il en s'efforçant de modérer l'impatience de son maître, écarter-vous un peu et laissez-moi le soin de fermer la porte : je m'en charge.

— De quelle manière? demanda Von Bloom.

— Vous le verrez, vous n'attendrez pas longtemps.

Von Bloom et Hendrik s'arrêtèrent à trois cents pas du kraal, tandis que le Bosjesman attachait au bout d'une flèche une ficelle qu'il avait tirée de sa poche. Il s'avança ensuite à trente yards de la maison et mit pied à terre, non pas en face de l'entrée, mais de côté, afin d'avoir devant lui la porte de bois, qui était aux trois quarts ouverte.

Il tendit son arc, et lança dans la porte une flèche qui se planta sous le loquet. Aussitôt après il sauta en selle, mais sans perdre le bout de la ficelle, dont l'autre extrémité était attachée à la flèche.

Le frémissement du fer acéré dans le bois avait attiré l'attention du lion. Il exhala sa colère par un grondement prolongé, mais il ne se montra pas.

Swartboy tira doucement la corde, s'assura qu'elle était solide, et par une secousse plus forte fit tomber le loquet à sa place. Pour ouvrir la porte il eût fallu que le lion en brisât les planches épaisses, ou qu'il eût assez d'instinct pour lever le loquet. Ce n'était pas à craindre, mais il pouvait encore sortir par la fenêtre.

Swartboy avait l'intention de la fermer; seulement, n'ayant qu'un peloton de ficelle, il était obligé de le détacher préalablement de la flèche, opération pendant laquelle il courait le risque d'être surpris par son farouche antagoniste. Sans être lâche, le Bosjesman avait plus d'astuce que de bravoure, et ne se souciait nullement d'approcher du kraal. Les rugissements qui en sortaient auraient ébranlé une résolution plus ferme que la sienne.

Heureusement pour lui, Hendrik imagina un moyen de reprendre possession de la ficelle, tout en se tenant à distance.

Il cria à Swartboy d'être sur ses gardes, et se dirigea vers un poteau garni de plusieurs barres transversales qui avaient servi à attacher les chevaux.

Il descendit de cheval, attacha sa bride à l'une des barres, et posa sur une autre le canon de sa carabine. Après avoir visé avec soin, il tira et enleva la flèche qui tenait à la porte. Tous se tenaient prêts à s'éloigner au galop; mais l'explosion fit grommeler le lion sans qu'il tentât une sortie.

Swartboy attachait sa ficelle à une nouvelle flèche qu'il lança contre les volets. Elle y pénétra profondément. Au bout de quelques minutes, les volets tournèrent sur leurs gonds et furent hermétiquement fermés. Les trois chasseurs mirent pied à terre en silence, s'avancèrent d'un pas rapide, et assujettirent la porte et les volets avec de fortes lanières de cuir brut.

Hurrah! le lion était en cage.

CHAPITRE XI.

La mort du lion.

Les trois chasseurs respirèrent plus librement. Mais quelle devait être l'issue de leur entreprise? Ils eurent beau regarder à travers les fentes dans l'intérieur du kraal, où régnait une obscurité complète, ils ne virent pas le lion. Et quand même ils l'auraient vu, ils n'avaient aucune ouverture pour y passer le bout d'un fusil et faire feu sur lui. Il n'était pas moins en sûreté que ceux qui l'avaient fait prisonnier. Tant que la porte restait fermée, il ne pouvait leur faire plus de mal qu'ils ne pouvaient lui en faire eux-mêmes.

— Laissons-le enfermé, dit Hendrik. Il mangera les restes abandonnés par les chacals avec les cadavres des deux chiens, et quand ses provisions seront épuisées, il périra misérablement.

— Ce n'est pas prudent, dit Swartboy; il a des griffes et des dents, et maintenant il va travailler à se délivrer. S'il y parvenait nous serions perdus.

Von Bloom était rancunier, et bien déterminé à ne pas quitter la place avant d'avoir tué l'animal. Pendant que ses deux compagnons conféraient, il cherchait dans sa tête les moyens de l'atteindre. Il eut d'abord l'idée de tailler dans la porte un trou assez large pour y

passer le bout de son roer. S'il ne réussissait pas à voir le lion par cette ouverture, il se proposait d'en tailler une seconde dans le volet. Toutes deux, se faisant face, devaient éclairer l'intérieur, qui ne formait qu'une seule pièce depuis qu'on en avait enlevé la cloison de peau de zèbre.

Ce qui lui fit renoncer à ce projet, c'était le temps indispensable pour l'accomplir. Avant que les deux brèches fussent ouvertes, le prisonnier pouvait forcer la porte. Il importait d'ailleurs de ne pas séjourner longtemps loin d'un pâturage, car les chevaux étaient déjà affaiblis par la faim.

— Mon père, dit Hendrik, si nous mettions le feu à la maison?

— Bonne idée, répondit Von Bloom.

Les yeux se portèrent sur la toiture. Elle se composait de grosses solives recouvertes de lattes et de chevrons sur lesquels s'étendait un lit de joncs d'un pied d'épaisseur. Il y avait là de quoi allumer un grand brasier dont la fumée suffoquerait probablement le lion avant que la flamme l'atteignît.

Les trois chasseurs amassèrent immédiatement des fagots et les amoncelèrent contre la porte. On aurait dit que le lion avait deviné leurs intentions, car il recommença à rugir. Le bruit des bûches qu'on empilait redoubla son inquiétude. Impatient de quitter un asile qui menaçait de devenir son tombeau, il courut alternativement de la porte à la fenêtre en les frappant avec ses énormes pattes.

Les travailleurs poursuivirent leur tâche avec activité. Ils prévirent le cas où l'animal furieux se frayerait un passage à travers les flammes, et firent avancer leurs chevaux, dans l'intention de se mettre en route dès qu'ils auraient allumé l'incendie.

Ils avaient entassé devant la porte du bois sec et des broussailles; Swartboy avait pris son briquet et s'appretait à frapper la pierre avec l'acier, lorsqu'un grattement tout particulier se fit entendre à l'intérieur. Le lion semblait se débattre avec violence et promener ses pattes contre le mur; sa voix était sourde et étouffée comme si elle fût venue de loin.

Les trois chasseurs se regardèrent avec anxiété.

Le grattement continuait; la voix était de moins en moins distincte; mais tout à coup elle fit entendre un rugissement si perçant qu'ils tressaillirent d'effroi. Ils ne pouvaient croire qu'il y eût une muraille entre eux et leur formidable adversaire. Le rugissement fut répété. Grand Dieu, il ne partait plus de l'intérieur, il grondait au-dessus de leurs têtes! Le lion était-il sur le toit?

Tous trois reculèrent et levèrent les yeux. Le spectacle qu'ils aperçurent les remplit de surprise et de terreur. La tête du lion sortait du tuyau de la cheminée. Ses yeux étincelants et ses dents blanches formaient un effrayant contraste avec la suie dont il était souillé. Il s'efforçait de grimper. Déjà il avait un pied en dehors du couronnement.

Nos aventuriers se seraient enfuis s'ils n'avaient remarqué que l'animal avait la partie inférieure du corps engagée et retenue par quelque obstacle. Pourtant ses dents et ses griffes étaient à l'œuvre. Les pierres et le mortier pleuvaient autour de lui, et il allait bientôt débarrasser sa large poitrine.

Von Bloom ne lui en laissa pas le temps.

Il arma son roer; Hendrik visa avec sa carabine, et les deux coups partirent à la fois.

Les yeux du lion se fermèrent. Il agita convulsivement la tête. Ses pattes tombèrent inertes sur le couronnement; ses mâchoires s'ouvrirent et le sang ruissela sur sa langue. Au bout de quelques minutes il était mort. Toutefois, Swartboy, pour sa satisfaction personnelle, décocha une vingtaine de flèches à la tête de l'animal qui devint semblable à celle d'un porc-épic.

L'énorme bête était tellement serrée dans le tuyau que, même après sa mort, elle conserva sa bizarre position. En d'autres circonstances on l'aurait descendue pour prendre sa peau, mais on n'avait pas le temps de l'écorcher. Von Bloom et ses compagnons remontèrent à cheval et se remirent en route sans délai.

CHAPITRE XII.

La vérité sur les lions.

Chemin faisant, la conversation roula sur les lions. Swartboy, né et élevé dans les bois, pour ainsi dire au milieu de leurs tanières, était instruit de leurs habitudes beaucoup mieux que Buffon lui-même.

Il serait inutile de décrire l'extérieur du lion. Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne le connaisse pour l'avoir vu vivant dans une collection zoologique, ou empaillé dans un musée. On sait que la femelle se distingue du mâle par ses dimensions et par l'absence de crinière. Il n'y a pas deux espèces de lions, mais il y a sept variétés reconnues :

Le lion de Barbarie;

Le lion du Sénégal;

Le lion indien;

Le lion persan;

Le lion jaune du Cap;

Le lion noir du Cap;
Le lion sans crinière.

On ne remarque pas entre ces variétés les différences essentielles qui distinguent celles de la plupart des animaux, et l'on peut constater au premier coup d'œil qu'elles appartiennent toutes à la même espèce.

Le lion de Perse est un peu plus petit que les autres.

Le lion de Barbarie est d'un brun plus foncé et porte une épaisse crinière. Celle du lion du Sénégal est comparativement insignifiante. Ce dernier est d'un jaune clair et brillant.

On prétend que le lion sans crinière se trouve en Asie, mais quelques naturalistes ont révoqué en doute son existence.

Les deux lions du Cap se distinguent principalement l'un de l'autre par la couleur de la crinière. Celle de l'un est noire ou d'un brun foncé; celle de l'autre fauve, comme le reste de son corps.

Les lions de l'Afrique méridionale sont plus grands que les autres, et la variété noire est la plus féroce et la plus dangereuse.

Les lions habitent tout le continent africain et la partie méridionale de l'Asie. Ils étaient jadis communs au sud de l'Europe, d'où ils ont disparu. Il n'y en a pas en Amérique. L'animal appelé lion dans les colonies espagnoles est le conguar ou puma (*felis concolor*), qui n'a pas un tiers de la taille du lion, et ne lui ressemble que par sa couleur fauve. Le puma a quelque analogie avec un lionceau de six mois.

L'Afrique est la terre natale du lion. On l'y rencontre partout, excepté dans les pays où la population s'est agglomérée.

On a donné au lion le titre de roi des forêts; mais il ne le mérite pas. À proprement parler, ce n'est pas un animal des bois. Il n'est pas organisé pour monter sur les arbres, et il trouverait sa nourriture moins aisément dans une forêt qu'en plaine. La panthère, le léopard, le jaguar peuvent suivre l'oiseau dans son nid et le singe sur les cimes les plus élevées. La forêt est leur domicile naturel; mais le lion hante les grandes plaines où paissent les ruminants, et se cache dans les taillis dont elles sont bordées. Il se repaît de la chair de divers animaux, préférant les uns aux autres, suivant le pays où il se trouve. Il les tue pour lui, bien qu'il lui arrive parfois d'enlever une proie au loup, au chacal et à l'hyène. C'est à tort qu'on a supposé que le chacal était son pourvoyeur. Si cet animal l'accompagne souvent, c'est pour recueillir ses restes, et on peut dire avec plus de raison que le lion est le pourvoyeur du chacal.

Le lion ne court pas vite, et la plupart des grands ruminants pourraient le distancer sans peine; s'il s'en empare, c'est par la ruse, par la soudaineté de l'attaque et par l'agilité de son bond. Il se glisse près d'eux à la dérobée, ou se tient en embuscade, et s'élanche de l'endroit où il est tapi. Sa structure anatomique lui permet de franchir en sautant un intervalle que certains écrivains, témoins oculaires, évaluent à seize pas. S'il manque sa proie du premier bond, il est rare qu'il la poursuive. Quelquefois pourtant il fait une seconde et même une troisième tentative; mais en cas d'insuccès, il s'éloigne sans inquiéter davantage la victime qu'il comptait immoler.

Les lions vivent isolés; cependant on en trouve jusqu'à dix à la fois qui chassent de compagnie et se renvoient le gibier. Ils attaquent presque tous les autres animaux. Le bison, la girafe, l'oryx, l'élan, le guon, les jeunes éléphants succombent sous leurs coups. Le rhinocéros lui-même n'est pas à l'abri de leurs atteintes; mais on s'abuserait en croyant qu'ils sont toujours vainqueurs; tantôt ils sont terrassés, tantôt les deux combattants restent sur le champ de bataille.

La chasse au lion n'est pas une profession. Sa dépouille n'a point de valeur, et comme on ne saurait l'attaquer sans danger, on ne songerait pas à le détruire s'il ne prenait l'offensive en dévorant les chevaux et les bœufs des fermiers. Ceux-ci, brûlant de se venger, se mettent en campagne; et dans certains districts on chasse le lion avec une infatigable activité; mais dans les contrées où l'on n'élève pas de bestiaux on le laisse généralement tranquille. Il y a plus, les Bosjesmans et autres tribus errantes respectent sa vie et ne voient en lui qu'un pourvoyeur!

Hendrik, qui avait entendu parler de ce fait, demanda à Swartboy s'il était vrai, et le Bosjesman répondit affirmativement.

— Mes compatriotes, dit-il, ont l'habitude d'épier le lion, de suivre ses traces jusqu'à ce qu'ils le rencontrent. Quelquefois ils sont guidés par les vautours. Quand on a découvert son gîte, on attend qu'il ait fini son repas et qu'il s'éloigne. Alors on s'approche et on s'approprie ses restes. De cette façon, le Bosjesman s'empare souvent des trois quarts d'un animal de haute taille qu'il aurait eu de la peine à tuer lui-même. Sachant que le lion est peu disposé à l'attaquer, il n'en a pas peur; au contraire, il se félicite de le voir. Il est heureux quand les lions sont en grand nombre dans une contrée, parce que ce sont des chasseurs qui lui fournissent régulièrement des vivres.

CHAPITRE XIII.

Les voyageurs anités.

Nos voyageurs auraient longuement disserté sur les lions sans la fâcheuse condition de leurs chevaux. Les pauvres bêtes n'avaient

brouté que pendant quelques heures depuis le passage des criquets émigrants; elles souffraient cruellement et il leur restait encore à faire un long trajet avant d'arriver au camp.

La nuit était sombre quand elles s'arrêtèrent à l'endroit où elles s'étaient reposées le soir précédent. Il n'y avait ni lune, ni étoiles. Les gros nuages noirs qui couvraient la voûte du ciel présageaient un orage; mais la pluie n'était pas encore tombée.

L'intention des voyageurs était de faire halte et de laisser reposer leurs chevaux. Ils mirent pied à terre; mais, après avoir exploré le terrain, ils n'y trouvèrent pas trace de gazon!

Ce fait leur parut étrange; ils étaient sûrs d'avoir observé la veille des touffes d'herbe à la même place, et il n'y en avait plus!

Les chevaux baissèrent leurs naseaux vers la terre, les relevèrent en rouflant, et parurent désappointés. Ils auraient mangé les moindres brins d'herbe, car ils arrachaient avec avidité les feuilles des buissons devant lesquels ils passaient.

Est-ce que les locustes étaient venues de ce côté? Non: les gazons avaient disparu; mais les taillis de mimosas, qu'elles n'auraient pas manqué de dévaster, avaient conservé leur feuillage délicat.

Les voyageurs s'étaient-ils trompés de route? C'était impossible. Von Bloom avait déjà fait quatre fois ce chemin. Quoique l'obscurité l'empêchât d'en voir la superficie, il remarquait de loin en loin des buissons qui lui étaient connus, et dont la vue le confirmait dans l'opinion qu'il était dans la bonne voie.

Surpris au dernier point, il aurait examiné le sol avec attention, s'il n'avait eu hâte d'arriver à la source. L'eau des gourdes était épuisée depuis longtemps; hommes et chevaux souffraient encore une fois de la soif.

D'ailleurs, Von Bloom n'était pas sans inquiétude sur le sort de ses enfants, dont il était séparé depuis un jour et demi. Plus d'un changement pouvait être survenu pendant l'intervalle. Pourquoi les avoir laissés seuls, exposés à des dangers imprévus? Il aurait mieux valu abandonner le bétail à sa malheureuse destinée.

Telles étaient les tardives réflexions du porte-drapeau. Un pressentiment lui disait qu'il était arrivé quelque malheur.

Les voyageurs s'avançaient en silence; ce fut Hendrik qui entama de nouveau la conversation en disant:

— Je suis d'avis que nous nous sommes égarés.

— Rassure-toi, répondit Von Bloom; nous suivons la bonne direction.

— Baas, dit à son tour le Bosjesman, je ne m'y reconnais plus.

— Va toujours, reprit le fermier; nous nous rapprochons de notre camp.

Cependant, un mille plus loin, il avoua qu'il commençait à sentir le premier trouble de l'incertitude. Au bout d'un autre mille, il déclara qu'il était perdu.

Ce qu'il y avait de mieux à faire en pareil cas, c'était de s'en rapporter à la sagacité instinctive des chevaux; mais ils avaient faim, et quand on les abandonnait à eux-mêmes, ils se ruaient sur les mimosas. On était obligé de les presser à coups de fouet et d'éperons, de sorte qu'il était difficile de conserver à leur marche quelque régularité.

Nos voyageurs calculaient qu'ils devaient être près de leur camp; mais n'en voyant pas briller le feu, ils résolurent de faire halte. Ils attachèrent leurs chevaux à des buissons, s'enveloppèrent dans leurs kaross et se couchèrent. Hendrik et Swartboy furent bientôt endormis. Von Bloom était assez fatigué pour les imiter; mais les angoisses de son cœur paternel l'empêchèrent de fermer les yeux.

Il attendit l'aurore avec impatience, et dès les premières clartés promena ses regards sur les environs. Ils s'étaient par hasard arrêtés sur une éminence d'où l'on dominait une grande étendue de pays; mais il n'eut pas la peine de faire le tour de ce panorama. Du premier coup d'œil il aperçut la tente blanche de sa charrette.

Le cri de joie qu'il poussa réveilla les dormeurs. Ils se levèrent aussitôt et partagèrent la satisfaction de Von Bloom; mais peu à peu elle fit place à la surprise. Était-ce bien leur charrette? Était-ce bien la place où il l'avait laissée?

La vallée où ils avaient campé était de forme oblongue, resserrée entre deux pentes douces, et arrosée par une source qui alimentait un étang. Ils voyaient l'eau étinceler à la lumière du soleil; il leur semblait reconnaître les monticules qui bordaient le vallon; mais ils cherchaient vainement le verdoyant tapis dont ils l'avaient vu couvert. Le sol qu'ils avaient sous les yeux était nu. Les buissons qui croissaient çà et là n'avaient point de feuilles et les arbres seuls conservaient un peu de verdure. Le paysage n'offrait qu'une vague analogie avec celui qui environnait leur camp.

— Cette charrette doit appartenir à d'autres voyageurs, se dirent Hendrik et Von Bloom.

— Attendez! s'écria Swartboy en se baissant brusquement.

Le Bosjesman étudia le terrain, sur lequel il appela l'attention de ses compagnons. Ils y remarquèrent avec stupéfaction les traces de plusieurs milliers de sabots. La terre avait l'aspect d'un vaste parc à moutons, si vaste qu'elle était foulée de toutes parts à perte de vue.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Hendrik.

— Je n'y comprends rien, dit Von Bloom.

— Je vais vous l'expliquer, dit Swartboy. C'est bien notre charrette dans la même vallée, au bord de la même source, mais seulement il y a eu un *trek-boken*.

— Un *trek-boken* ! s'écrièrent Von Bloom et Hendrik.

— Oui, baas, et il a été très-grand. Voyez plutôt les traces des antilopes !

Von Bloom se rendit compte alors de la nudité du pays, de l'absence des feuilles dans les buissons et des milliers d'empreintes dont le sol était couvert. Un *trek-boken* avait eu lieu, c'est-à-dire que des troupeaux d'antilopes springboks avaient traversé la contrée dans une de leurs émigrations.

Les alarmes de Von Bloom se dissipèrent en partie ; cependant il s'empressa de débrider son cheval et de descendre dans la vallée. En approchant, il vit autour de la charrette les deux chevaux et la vache attachés aux roues de la charrette, sous laquelle s'allongeait une masse informe. Le feu du camp brûlait derrière le véhicule. Le cœur palpitant, les yeux fixes, les deux voyageurs s'avancèrent précipitamment, sans que personne vint à leur rencontre. Leur souffrance était au comble, lorsque les deux chevaux attachés à la charrette hennirent avec bruit. La masse noire qui était dessous s'agita et se dressa brusquement : c'était Totty. Les rideaux qui fermaient la tente s'écartèrent pour livrer passage à trois jeunes têtes. Peu de temps après le petit Jan et Gertrude sautaient dans les bras de leur père, tandis que Hans et Hendrik, Swartboy et Totty échangeaient de joyeuses félicitations.

CHAPITRE XIV.

Le trek-boken.

Ceux qui étaient restés au camp avaient eu leurs aventures. Leur récit fut de nature à troubler la satisfaction générale, car ils révélèrent un fâcheux événement. Les moutons et les chèvres avaient été entraînés de la manière la plus singulière, et on avait peu d'espoir de les revoir jamais. Voici quel fut le rapport de Hans :

« Le jour de votre départ, il ne se passa rien de particulier. Dans l'après-midi, je travaillai à couper des faisceaux d'épines pour faire un kraal ; Totty m'aida à les ranger, tandis que Jan et Gertrude surveillaient le troupeau. Fatigué d'une longue course et trouvant de l'herbe à discrétion, il ne s'écarta pas de la vallée. Avec le concours de Totty je parvins à établir le kraal que vous voyez. On y mit les moutons, les chèvres et la vache, qu'on eut soin de traire. Nous étions là, et nous dormions tous jusqu'au matin sans nous déranger. Les chacals et les hyènes vinrent rôder autour de nous, mais il leur fut impossible de franchir la haie épineuse. Au point du jour nous déjeunerâmes avec du lait et les restes de la veille. Les moutons, les chèvres, la vache et les deux chevaux furent cachés dans le valon, sous la surveillance de Totty. J'enjoignis à Jan et à Gertrude de ne pas s'écartier de la charrette, et prenant mon fusil, je me mis en devoir d'aller chercher de quoi dîner. Je ne me souciais pas de tuer encore un mouton.

« Je ne montai point à cheval. Il me semblait avoir aperçu des antilopes dans la plaine, et il était plus facile de s'en approcher à pied. Quand je fus sorti de la vallée, j'eus devant les yeux un spectacle qui m'étonna, je puis vous l'assurer. Du côté de l'est, toute la plaine disparaissait sous une multitude innombrable d'animaux. A leurs flancs d'un jaune éclatant, aux poils blancs de leur croupe, je reconnus des antilopes springboks. Elles étaient dans une vive agitation. Tandis que les unes broutaient en marchant, d'autres faisaient en l'air des bonds prodigieux et retombaient sur le dos de leurs camarades. Jamais je n'avais rien vu de plus bizarre et de plus agréable à la fois. Je jouissais paisiblement de ce spectacle, car je savais que ces petites gazelles étaient parfaitement inoffensives. J'allais m'avancer vers elles, lorsque je les vis se diriger vers moi avec une vitesse surprenante. Je n'avais donc qu'à les attendre, et je me plaçai en embuscade derrière un buisson. Un quart d'heure après l'avant-garde défilait devant moi. Je ne songeai pas d'abord à faire feu, et je restai caché, épiait les mouvements de ces gracieuses bêtes. J'examinais avec curiosité leurs formes légères, leurs membres délicats, leurs dos couleur de cannelle et leurs ventres blancs avec une bande d'un ton châtain de chaque côté. Les mâles avaient des cornes en forme de lyre. Quand elles sautaient, je voyais flotter sur leurs croupes une profusion de longs poils soyeux aussi blancs que la neige.

« Après avoir suffisamment admiré, je songeai à mon dîner, et me rappelant que la chair des femelles est préférable à celle des mâles, j'en ajustai une dont la taille et les proportions m'avaient séduit. Elle tomba ; mais à mon grand étonnement, les autres ne s'enfuirent pas. Quelques-unes reculèrent ou firent des bonds, puis elles se mirent à brouter sans manifester la moindre émotion.

« Je rechargeai mon arme et j'abattis un mâle, sans que la troupe s'effrayât davantage. J'allais charger pour la troisième fois, quand je me trouvai au milieu du troupeau, dont les rangs pressés m'avaient enveloppé. Jugeant inutile de me cacher plus longtemps derrière le buisson, je me levai sur les genoux, j'achevai de charger mon arme,

et je fis une nouvelle victime. Loin de s'arrêter, ses camarades lui passèrent sur le corps par milliers.

« Je me levai et mis de nouveau une balle dans mon fusil.

« Pour la première fois, je me mis à réfléchir à l'étrange conduite des springboks. Au lieu de s'enfuir à mon aspect, elles faisaient un léger bond de côté et poursuivaient ensuite leur route ; elles paraissaient obéir à une espèce de fascination. Je me souviens d'avoir entendu dire que c'était ainsi qu'elles en agissaient dans leurs migrations ou *trek bokens*, et j'en conclus que j'assistais à un *trek-boken*. J'en acquis bientôt la certitude, car le troupeau s'épaississait à chaque instant. La foule rendit bientôt ma situation aussi singulière qu'embarrassante ; je n'avais pas peur des antilopes, qui n'avaient pas l'air de vouloir employer leurs cornes contre moi et qui cherchaient au contraire à m'éviter ; mais ma présence n'alarmait que les plus proches, et celles qui venaient à leur suite ne s'écartaient pas de leur route : de sorte que les premières poussées en avant étaient obligées, pour ne pas m'atteindre, de sauter sur le dos de celles qui les précédaient.

« Je ne saurais décrire les sensations étranges que j'éprouvai dans cette situation inusitée. Elle n'était pas d'ailleurs intolérable. Il se formait constamment autour de moi un cercle assez grand pour me permettre de charger et de tirer, et j'aurais pu profiter longtemps de cet avantage, si je n'avais songé tout à coup à nos moutons.

« Ils vont être entraînés, me dis-je. Je me rappelle qu'on m'a cité des exemples de faits pareils. L'avant-garde des antilopes est déjà dans la vallée ; il faut que je devance leur principal corps d'armée et que je fasse rentrer les moutons dans le kraal.

« Je me mis en route immédiatement, mais, à ma grande douleur, je reconnus que je ne pouvais pas aller vite. Lorsque j'approchais des antilopes, elles sautaient l'une sur l'autre en désordre, mais sans me livrer passage. J'étais si près de quelques-unes, qu'il m'eût été facile de les abattre d'un coup de crosse. Afin de les intimider, je me mis à crier en brandissant mon fusil à droite et à gauche ; je parvins à gagner ainsi du terrain et je conçus l'espoir de me dégager, en apercevant devant moi un espace libre dont la limite était indiquée par des groupes plus compactes d'antilopes. Je n'eus pas le temps de me demander pourquoi elles laissaient une brèche dans leurs rangs. Préoccupé du salut de notre troupeau, je ne pensais qu'à m'avancer le plus rapidement possible.

« Je redoublai d'efforts pour me frayer une route, qui se refermait sans cesse derrière moi ; j'atteignis de la sorte l'espace découvert, et j'allais le franchir, lorsque je vis au centre un grand lion jaune !

« La solution de continuité que j'avais remarquée dans les rangs m'était suffisamment expliquée. Si j'en eusse connu la cause, j'aurais pris une autre direction ; mais il n'était plus temps de reculer. Le lion était à dix pas devant moi et je n'en étais séparé que par deux lignes de springboks.

« Il est inutile de dire que j'eus peur et que je ne sus d'abord quel parti prendre. Mon fusil était encore chargé, car l'idée de sauver notre troupeau m'avait fait oublier ma chasse ; mais devais-je tirer sur le lion ? C'eût été une imprudence. Il avait le dos tourné et je n'avais pas encore attiré son attention. Dans la position que nous occupions respectivement, je ne pouvais guère que le blesser, et c'eût été m'exposer à être mis en pièces. Ces réflexions me prirent à peine quelques secondes. J'avais tourné le dos et j'allais me perdre au milieu des springboks lorsque, jetant sur le lion un regard de côté, je le vis s'arrêter brusquement ; je m'arrêtai de même, sachant que c'était ce que j'avais de mieux à faire, et j'éprouvai un grand soulagement en remarquant qu'il n'avait pas les yeux fixés sur moi. La faim lui était sans doute revenue, car, après avoir fait quelques pas, il bondit au milieu d'un groupe et s'abattit sur le dos d'une antilope. Les autres s'écartèrent, et un nouvel espace libre s'ouvrit autour du terrible animal.

« Il était plus près de moi que jamais, et je le voyais distinctement couché sur sa victime, dont ses longues dents rongeaient le cou et dont ses griffes déchiraient le corps frémissant. Il avait les yeux fermés comme s'il eût été endormi, et ne faisait pas le moindre mouvement ; sa queue seule vibrait doucement, pareille à celle d'un chat qui vient de prendre une souris.

« Je savais que dans cet état le lion se laissait approcher. J'étais à bonne portée, et il me prit fantaisie de tirer ; j'avais le pressentiment que mon coup serait mortel. La large tête de l'animal était devant mes yeux. Je l'ajustai. Je fis feu ; mais au lieu d'attendre pour juger de l'effet de ma balle, je m'enfuis dans une direction opposée ; je ne m'arrêtai qu'après avoir mis plusieurs acres d'antilopes entre le lion et moi, puis je poursuivis ma route vers la charrette. Jan, Gertrude et Totty étaient en sûreté sous la tente ; mais les moutons et les chèvres, confondus avec les springboks, s'éloignaient avec autant de rapidité que s'ils eussent appartenu à la même espèce. Je crains bien qu'ils ne soient tous perdus. »

— Et le lion ? demanda Hendrik.

— Il est là-bas, répondit Hans en montrant une masse jaune sur laquelle planaient déjà les vautours. Je l'ai tué. Vous-même n'auriez pu mieux faire, mon cher Hendrik.

En disant ces mots, Hans sourit d'une façon qui prouvait qu'il ne cherchait pas à tirer vanité de son exploit.

Hendrik félicita chaleureusement son frère et exprima le regret de n'avoir pas été témoin de la prodigieuse émigration des springboks.

On n'avait pas de temps à perdre en conversation. Von Bloom et les siens étaient dans une situation critique. De tout leur bétail, il ne leur restait plus qu'une vache; ils avaient des chevaux, mais pas un brin d'herbe pour les nourrir. Il était inutile de suivre la trace des springboks dans l'espoir de retrouver les moutons et les chèvres. D'après Swartboy, les pauvres bêtes pouvaient être entraînées à des centaines de milles avant d'être à même de se séparer du grand troupeau et de terminer leur voyage involontaire.

Les chevaux étaient hors d'état de marcher. Les feuilles de mimosa qu'ils broutaient n'étaient pas une nourriture assez substantielle pour réparer leurs forces épuisées. Elles ne pouvaient servir qu'à prolonger momentanément leur vie jusqu'à ce que l'on trouvât un pâturage; mais où le trouver? les sauterelles et les antilopes semblaient avoir métamorphosé l'Afrique en un désert.

Le porte-drapeau eut bientôt pris une résolution, celle de passer la nuit dans la vallée et de se mettre le lendemain à la recherche d'une autre source. Par bonheur, Hans n'avait pas négligé de ramasser deux ou trois springboks, dont la chair succulente reconforta les trois voyageurs.

On laissa les chevaux chercher leur subsistance à leur guise.

Dans des circonstances ordinaires, ils auraient dédaigné les feuilles de mimosa; mais, pressés par la faim, ils levèrent la tête comme des girafes et dépouillèrent sans façon les branches épineuses.

Quelques naturalistes de l'école de Buffon ont prétendu que les animaux respectaient leur roi même après sa mort, et que le loup, l'hyène, le renard, le chacal ne touchaient jamais au cadavre d'un lion. Le porte-drapeau et sa famille purent se convaincre que cette assertion était inexacte: les chacals et les hyènes se jetèrent sur les dépouilles du lion et les firent disparaître en peu de temps. Sa peau même fut dévorée, et les fortes mâchoires des hyènes broyèrent ses ossements. La déférence que ces bêtes féroces témoignent au lion finit avec sa vie. Quand il a succombé, elles le mangent avec autant d'audace que si c'était le plus vil des animaux.

CHAPITRE XV.

A la recherche d'une fontaine.

Von Bloom fut en selle de bonne heure, accompagné de Swartboy. Ils prirent les chevaux qui étaient restés au camp et qui étaient plus frais que les autres.

Les deux explorateurs marchèrent à l'ouest, dans l'espoir qu'ils seraient plus vite hors du territoire ravagé par les antilopes, qui allaient du nord au sud. A leur vive satisfaction, au bout d'une heure de marche, ils eurent franchi le sol qu'avait foulé le trek-boken. Ils ne trouvèrent pas d'eau, mais l'herbe était abondante.

Le porte-drapeau renvoya Swartboy au camp, et le chargea d'amener les autres chevaux et la vache dans un lieu qu'il lui désigna. Lui-même poursuivit ses investigations.

Une longue ligne de collines abruptes, qui paraissait se diriger à l'ouest, s'élevait au-dessus de la plaine. Il s'achemina de ce côté, dans l'espoir de rencontrer l'eau près de la base de ces hauteurs. A mesure qu'il s'en approchait, il découvrait des sites de plus en plus riants. Il traversa des prairies séparées les unes des autres par des bouquets de mimosas aux feuilles délicates, que dominaient des arbres d'une taille gigantesque et d'une espèce inconnue. Leurs troncs étaient grêles, mais chacun d'eux, couronné d'une épaisse cime de feuillage, semblait à lui seul une petite forêt. Toute la contrée avait l'aspect d'un parc, et sa beauté contrastait avec la sinistre rudesse des collines qui montaient verticalement comme des murailles à plusieurs centaines de pieds. C'était un bonheur de trouver un coin aussi fertile dans une région désolée, car les collines étaient la limite méridionale d'un désert fameux, le désert de Kalihari.

En d'autres circonstances, le fermier ruiné aurait été dans l'extase, mais que lui importaient ces magnifiques pâturages maintenant qu'il n'avait plus de bestiaux à nourrir? La vue de la riche nature qui l'entourait contribuait à rendre ses réflexions plus pénibles. Mais il ne s'abandonna pas au désespoir. Ses embarras présents l'occupaient assez pour l'empêcher de songer à l'avenir. Son premier soin fut de choisir un endroit où il pouvait faire reposer les chevaux. Il se mit ensuite à chercher l'eau avec un redoublement d'activité. Sans eau, cet admirable site n'avait pas pour lui plus de valeur que le désert, mais il était impossible qu'il fût privé de cet élément essentiel. Ainsi pensait avec raison Von Bloom, et à chaque bouquet d'arbres, il examinait le sol avec une scrupuleuse attention.

— Voilà un bon signe! s'écria-t-il avec joie en voyant s'envoler devant lui une couvée de perdrix namaquas; elles s'éloignent rarement de l'eau.

Peu d'instant après, il vit courir dans un taillis un troupeau de

belles pintades ou poules de Guinée. C'était encore un indice que l'eau était proche. Pour comble de bonheur, il aperçut entre les branches d'un grand arbre le brillant plumage d'un perroquet.

— Je suis certain maintenant, se dit-il, qu'il y a quelque source ou quelque mare aux environs.

Il s'avança plein d'espoir, et après avoir atteint la cime d'un monticule, il s'y arrêta pour observer le vol des oiseaux. Il vit successivement deux compagnies de perdrix prendre la direction de l'ouest, et s'abattre près d'un arbre énorme qui croissait à cinq cents pas du bas de la chaîne des collines. Cet arbre était isolé, et ses dimensions dépassaient de beaucoup celles des autres. Pendant que Von Bloom le contemplait avec admiration, il vit se percher sur les branches plusieurs perroquets, qui, après avoir caqueté un moment, descendirent sur la plaine à peu de distance du tronc.

— Il y a de l'eau de ce côté, pensa Von Bloom; allons-y voir.

Sans attendre qu'on le pressât, son cheval s'était déjà mis en mouvement, et à peine eut-il la tête tournée vers l'arbre qu'il trotta gaiement, en allongeant le cou et en hennissant.

Le cavalier, se fiant à l'instinct de sa monture, lâcha la bride, et au bout de moins de cinq minutes, tous deux se désaltèrent à la source limpide qui jaillissait presque au pied du grand arbre.

Le porte-drapeau avait envie de retourner à son camp; mais il réfléchit qu'il ne perdrait pas de temps si, en laissant son cheval paître et se refaire, il le mettait en état d'accomplir plus vite le trajet: il débrida la pauvre bête, lui donna la liberté, et s'étendit à l'ombre du grand arbre.

C'était un nwana ou figuier sycamore. Le tronc n'avait pas moins de vingt pieds de diamètre; il était nu jusqu'à trente pieds environ. A cette hauteur s'étendaient horizontalement des branches nombreuses, garnies d'un épais feuillage, à travers lequel luisaient des fruits ovoïdes aussi gros que des cocos. Les perroquets et plusieurs autres espèces d'oiseaux les becquetaient avec avidité.

Des arbres du même genre étaient épars çà et là dans la plaine, et bien qu'ils s'élevassent tous au-dessus des taillis environnants, aucun d'eux n'était aussi remarquable que celui qui croissait près de la source.

En jouissant de ce frais ombrage, Von Bloom ne put s'empêcher de penser que le site serait merveilleusement propice à la construction d'un kraal. Les hôtes du nouveau logis n'y auraient rien à craindre ni des ardents rayons du soleil d'Afrique, ni même de la pluie, qui pouvait à peine pénétrer à travers ce dais de feuillage. Si le fermier avait encore eu ses bestiaux, il aurait pris aussitôt la résolution de fixer son domicile dans cet emplacement. Mais que pouvait-il y faire? C'était pour lui un désert. Il n'avait aucun moyen d'y établir une industrie lucrative. A la vérité, le gibier était abondant, et la chasse lui offrait des ressources; mais la perspective d'une pareille existence était triste, parce qu'elle n'assurait en rien l'avenir de la famille. Les enfants devaient-ils grandir pour n'être que de pauvres chasseurs, presque au niveau des Hottentots nomades?

— Non, se dit-il, je ne bâtirai point de maison dans ces lieux. Il est bon d'y passer quelques jours pour laisser reposer mes chevaux fatigués. Ensuite je tenterai un dernier effort et me rapprocherai du centre de la colonie... Et pourtant qu'y ferai-je après mon retour? A quelque parti que je m'arrête, mon avenir est sombre et incertain.

Après s'être abandonné pendant une heure à ses réflexions, Von Bloom remonta à cheval et retourna à son camp. En moins de deux heures, il rejoignit Swartboy et Hendrik. On attela les chevaux à la charrette, et le lourd véhicule traversa de nouveau les plaines. Avant le coucher du soleil, il était abrité sous le gigantesque nwana.

CHAPITRE XVI.

Le terrible tsetsé.

Le verdoyant tapis qui s'étendait à l'entour, le feuillage des arbres, l'eau de la source, les fleurs qui en diapraient les bords, les rochers noirs qui se dressaient au loin, tout était combiné pour rendre le paysage agréable aux yeux des voyageurs, et ils exprimèrent bruyamment leurs émotions pendant qu'on dételait la charrette.

Le site plaisait à tout le monde. Hans en aimait le calme et les beautés agrestes. Il se promettait d'y rêver en se promenant un livre à la main. Hendrik avait remarqué les traces d'animaux de la plus grande espèce, et comptait se livrer au noble plaisir de la chasse. La petite Gertrude était enchantée de voir tant de belles fleurs: des géraniums écarlates, des jasmins étoilés, des belladones roses ou blanches. Sur les arbres eux-mêmes s'épanouissaient des bouquets embaumés. L'arbuste à sucre (*protea mellifera*) étalait ses grandes corolles en forme de coupe tachetées de rose, de blanc et de vert. L'arbre d'argent (*leucodendron argenteum*), dont la brise agitait les feuilles, ressemblait à une énorme touffe de fleurs soyeuses. Les grappes jaunes des mimosas remplissaient l'air de leurs parfums pénétrants.

Dans le voisinage de la fontaine étaient des plantes de formes

étranges : des euphorbes d'espèces diverses ; le zamia, dont les feuilles ressemblent à des palmes ; le *strelitzia reginae* ; l'aloès arborescent, aux longs épis d'un rouge de corail. Mais ce qui excita surtout l'admiration de la petite Gertrude, ce fut le lis d'eau (*nympha carulea*), qui est certainement un des plus gracieux spécimens de la végétation africaine. A peu de distance de la source était un étang, on aurait pu même dire un petit lac, et sur sa surface limpide reposaient les corolles bleu de ciel du lis d'eau. Gertrude, tenant son faon en laisse, descendit sur la rive pour les regarder. Elle s'imaginait qu'elle ne se laisserait jamais de regarder tant de belles choses.

— J'espère que nous resterons longtemps ici, dit-elle au petit Jan.

— Je l'espère aussi. Oh ! Gertrude, le bel arbre que voilà ! En vérité, les noix sont aussi grosses que ma tête. Comment allons-nous faire pour en abattre quelques-unes ?

Et les enfants tinrent mille propos analogues dans le ravissement où les plongeait le spectacle de cette riche nature.

La joie de cette jeune famille était tempérée par la tristesse qu'elle remarquait sur le front de Von Bloom. Il était assis sous le uwana, mais il avait les yeux baissés et reprenait ses tristes rêveries de la veille. Le seul parti qu'il eût à prendre était de retourner aux établissements pour y recommencer sa fortune. Mais comment sortir de sa misérable position ? Il fallait à ses débuts se mettre au service de ses riches voisins, et c'était dur pour un homme accoutumé à une vie indépendante.

Il regarda ses cinq chevaux qui paissaient à l'ombre des collines, et jugea que dans trois ou quatre jours ils auraient recouvré assez de force pour se mettre en route. C'étaient de bonnes bêtes, capables de traîner la charrette avec une rapidité suffisante, et il calculait combien il leur faudrait de temps pour regagner les frontières de la colonie. Il ne se doutait guère qu'ils avaient été attelés pour la dernière fois et qu'ils étaient condamnés. C'était pourtant la vérité : moins d'une semaine après, leurs ossements étaient la proie des hyènes et des chacals. En ce moment même, où ils broutaient paisiblement l'herbe touffue, le poison pénétrait leurs veines, et ils recevaient de mortelles blessures. Hélas ! un nouveau malheur attendait Von Bloom. De temps en temps il remarquait que les chevaux éprouvaient une certaine inquiétude, qu'ils tressaillaient brusquement, qu'ils agitaient leurs longues queues et se frottaient la tête contre les buissons.

— C'est quelque mouche qui les importune, pensa-t-il, et il ne s'en préoccupa point davantage.

C'était en effet une mouche qui les importunait ; mais si Von Bloom avait su à quelle espèce appartenait l'insecte, il se serait empressé d'appeler ses enfants, et d'éloigner ses chevaux de ce lieu fatal ; mais il ne connaissait pas l'œstre d'Afrique, que les indigènes appellent tsetsé.

Le soleil allait se coucher, lorsque Von Bloom remarqua que l'agitation des chevaux augmentait, qu'ils frappaient la terre de leurs sabots, et qu'ils couraient parfois en hennissant avec colère. Leurs allures étranges le déterminèrent à aller voir de près ce qui les tourmentait. Il partit avec Hans et Hendrik, et en arrivant ils trouvèrent les chevaux au milieu d'un essaim considérable de mouches semblables à des abeilles. Elles étaient toutefois plus petites, d'une couleur brune et d'une incroyable activité dans leur vol. Elles tournoyaient par milliers autour de chaque cheval, se posaient sur sa tête, sur son cou, sur ses flancs, et le perçaient de leurs aiguillons.

— Il est impossible à ces chevaux de paître ici, dit Von Bloom. Emmenons-les dans la plaine, ils seront débarrassés des mouches qui les incommodent.

Hendrik ne songeait aussi qu'à plaindre les souffrances passagères des chevaux, mais Hans était plus inquiet. Il avait lu la description d'un insecte commun dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, et il conçut des alarmes que partagèrent bientôt ses compagnons.

— Faites venir Swartboy, dit le fermier.

Le Bosjesman était occupé à décharger la charrette, et n'avait fait aucune attention aux mouvements désordonnés des chevaux ; mais dès qu'il eut vu la troupe ailée tournoyer autour d'eux, ses petits yeux s'écarquillèrent, ses grosses lèvres tombèrent, et toute sa physiologie prit une expression de stupeur.

— Qu'y a-t-il ? demanda son maître.

— Myne boor, ce sont des tsetsés !

— Qu'est-ce que c'est que des tsetsés ?

— Myne Gott ! tous vos chevaux sont morts.

Swartboy se mit à expliquer d'un ton lamentable que les mouches qu'ils voyaient étaient venimeuses ; que tous les chevaux mourraient infailliblement les uns après les autres, suivant le nombre des piqûres qu'ils avaient reçues, et qu'au bout d'une semaine il n'en resterait plus un seul.

— Il faut attendre, ajouta-t-il, vous verrez demain.

La triste prédiction se réalisa. Douze heures plus tard les chevaux étaient enflés ; ils avaient les yeux fermés, refusaient de manger, et erraient d'un pas mal assuré dans la prairie, en exprimant leurs souffrances par de sourds gémissements.

Von Bloom les saigna et employa divers remèdes ; mais inutilement. La blessure de l'œstre africain est incurable.

CHAPITRE XVII.

Le rhinocéros à longues cornes.

On conçoit l'affliction du porte-drapeau. La fortune lui était constamment contraire. Depuis plusieurs années ses affaires étaient en décadence, ses pertes de plus en plus importantes, et il en était arrivé au comble du dénûment. De tout son bétail, il ne possédait plus que la vache qui, broutant au milieu de la plaine, avait échappé aux terribles diptères. A la vérité, il lui restait encore une charrette comode et spacieuse, une véritable maison roulante ; mais qu'était-ce qu'une charrette sans attelage ? Il aurait mieux valu avoir un attelage sans charrette.

— Que faire ? que devenir ? Il était à environ deux cents milles de tout établissement civilisé. Il ne pouvait les franchir qu'à pied, et comment faire supporter à des enfants une marche aussi longue ? S'ils résistaient à la fatigue, comment échapperaient-ils à la faim, à la soif, à la dent des bêtes féroces ?

— Pourtant, se dit Von Bloom, assis la tête entre ses mains, la seule chance de salut est de retourner à la colonie. Mes enfants peuvent-ils passer ici toute leur existence en vivant péniblement de racines et de gibier ? Sont-ils faits pour être des enfants des bois ? Miséricorde divine ! que deviendrai-je, que deviendront les miens ?

Pauvre Von Bloom ! Il avait atteint le dernier degré de sa décadence ; mais ce jour même sa destinée allait changer, et un incident inattendu devait lui faire entrevoir de nouveau un avenir de richesse et de prospérité. Il suffit d'une heure non-seulement pour le consoler, mais encore pour le rendre heureux. Vous êtes impatients de savoir comment s'opéra cette transformation magique. Vous croyez peut-être qu'une fée sortit de la fontaine ou descendit des collines pour réjouir le cœur de l'affligé ? Comme vous le verrez, la direction que prirent les idées du fermier ruiné eut une cause toute naturelle. Nos aventuriers étaient assis sous le figuier sycomore, près du feu devant lequel cuisait leur souper. Ils ne se parlaient pas, car les enfants n'osaient pas troubler la sombre méditation de leur père. Il rompit le silence pour exhaler ses plaintes et exprimer les sinistres pensées qui l'assiégeaient. Quand il eut terminé, il porta vaguement les yeux sur la plaine, et les fixa sur un animal de taille colossale, qui sortait en ce moment d'un massif.

Von Bloom et ses enfants le prirent d'abord pour un éléphant. Ils n'étaient pas habitués à voir des éléphants à l'état sauvage, car ces animaux, qui hantaient jadis la partie la plus méridionale de l'Afrique, ont depuis longtemps abandonné les districts cultivés, et ne se trouvent qu'au delà des frontières de la colonie. Ils savaient pourtant qu'il y en avait dans ces parages, et avaient déjà remarqué les traces de leur passage.

Swartboy était expérimenté. Dès qu'il eut aperçu l'animal, il s'écria :

— Un chucuroo, un chucuroo !

— C'est un rhinocéros, n'est-ce pas ? dit Von Bloom traduisant le mot indigène que le Bosjesman venait d'employer.

— Oui, maître, c'est le rhinocéros blanc à longues cornes, que nous appelons chucuroo kobaoba.

Nos lecteurs croient peut-être qu'il n'existe qu'une seule espèce de rhinocéros. Nous en connaissons au moins huit espèces distinctes, et je n'hésite pas à penser que le nombre en augmentera quand on aura exploré complètement le centre de l'Afrique, l'Asie méridionale et les îles asiatiques.

Il existe quatre espèces bien connues de rhinocéros au sud de l'Afrique ; une au nord du même continent ; et toutes diffèrent du rhinocéros des Indes, le plus gros des animaux de ce genre. Le rhinocéros de Sumatra, qui habite exclusivement cette île, constitue une espèce particulière, ainsi que celui de Java. Voilà donc huit espèces bien caractérisées.

Le rhinocéros des Indes est le plus généralement connu ; il a été souvent représenté dans les recueils zoologiques ; on le trouve empaillé dans les muséums, ou même vivant dans les ménageries. Celui qui fut amené en France en 1771, installé à Versailles, et transporté plus tard au jardin des plantes de Paris, vécut jusqu'en 1793. Il avait résisté pendant vingt-deux ans aux rigueurs du climat européen.

Le rhinocéros des Indes a neuf à dix pieds de longueur, la tête triangulaire, la gueule médiocrement fendue, les oreilles grandes et mobiles, les yeux petits, la démarche brusque et pesante. Ce qui le distingue, ce sont les protubérances dont sa peau est couverte, les replis profonds qu'elle forme en arrière des épaules et des cuisses. Il habite l'Inde, Siam et la Cochinchine.

Le rhinocéros d'Abyssinie a, comme le précédent, des plis à la peau, mais beaucoup moins prononcés. Sa corne nasale est très-comprimée.

Le rhinocéros de Java est unicorne. Ses oreilles, peu évasées, présentent à leur extrémité quelques poils d'un brun roux. Le chanfrein de sa tête est arqué en creux, sa queue large et comprimée ; sa peau rugueuse, hérissée de poils bruns rares et courts, offre des replis peu marqués sous le cou, au-dessus des jambes, à la cuisse et en arrière des épaules.

Le rhinocéros de Sumatra a deux cornes noires, dont une est rudimentaire. Sa peau est couverte de poils noirâtres, et n'a qu'un seul pli, qui s'étend entre les deux épaules et s'arrête de chaque côté des aisselles.

Les naturels du sud de l'Afrique admettent, comme nous l'avons dit, quatre espèces de chucuroos ou rhinocéros; et certes il faut tenir compte des observations faites par les chasseurs indigènes plutôt que des spéculations des naturalistes de cabinet, basées sur un os, sur une dent, ou sur une peau rembourrée de foin. Ce n'est pas grâce à leurs études que nous possédons la connaissance approfondie de la nature animale; nous la devons plutôt à ces hardis coureurs de bois qu'ils affectent de mépriser. Un d'eux par exemple, le major Gordon Cumming, a plus contribué que toute une académie à éclaircir la zoologie africaine.

Ce Gordon Cumming, qu'on a taxé d'exagération, à tort selon nous, a écrit sur ses voyages en Afrique un livre sans prétention, mais rempli de curieux renseignements. Il nous apprend qu'il y a dans le sud de ce continent quatre espèces de rhinocéros, connus sous les noms de borele, de keitloa, de muchocho et de kobaoba. Les deux premiers sont noirs, les deux autres ont la peau blanchâtre. Ceux-là sont beaucoup plus petits que ceux-ci, dont ils diffèrent principalement par la longueur et la position de leurs cornes.

Les cornes de tous les rhinocéros sont placées sur une masse osseuse des narines, et c'est de là que vient le nom de ce genre (*rhin*, nez, et *céros*, corne).

Les cornes du borele sont droites, légèrement recourbées en arrière, et posées l'une devant l'autre. La corne antérieure est la plus longue; elle dépasse rarement dix-huit pouces, mais elle est souvent brisée ou réduite par les frottements. La corne postérieure n'est qu'une protubérance, tandis que chez le keitloa ou rhinocéros noir à deux cornes, toutes deux sont presque également développées.

Chez le muchocho et le kobaoba, les cornes postérieures existent à peine, mais les antérieures sont plus longues que dans les autres espèces. Celle du muchocho atteint fréquemment trois pieds de longueur; celle du kobaoba, qui fait sur son hideux museau une saillie de quatre pieds, est une arme formidable.

Les cornes des deux dernières espèces ne se recourbent point en arrière; et comme les animaux qui les portent marchent habituellement la tête baissée, ces dards longs et pointus sont placés horizontalement.

Les rhinocéros noirs se distinguent des blancs par la forme et la longueur du cou, la position des oreilles et quelques détails. Au reste, leurs habitudes sont semblables.

La nourriture des rhinocéros noirs se compose surtout des feuilles et des branches d'arbustes épineux, tels que l'*acacia horrida*; les autres vivent d'herbe. Les noirs sont féroces, ils attaquent sans hésitation les hommes et les animaux; parfois même, dans leur aveugle emportement, ils se jettent sur les buissons, les dévastent et les mettent en pièces.

Les rhinocéros blancs sont redoutables lorsqu'on les blesse ou qu'on les provoque; mais habituellement d'une humeur pacifique, ils laissent passer auprès d'eux le chasseur sans l'inquiéter. Ils acquièrent un énorme embonpoint, et la chair du jeune rhinocéros blanc est recherchée par les indigènes, les variétés noires au contraire n'engraissent pas, et leur chair a mauvais goût.

Les cornes des quatre variétés sont solides, d'un beau grain, et susceptibles d'un poli brillant. On en fabrique des massues, des baguettes de fusils, des maillets, des compas, des manches de couteaux. En Abyssinie et dans d'autres parties de l'Afrique septentrionale, où les épées sont en usage, on en fait les poignées en corne de rhinocéros. Le cuir sert à faire des courroies et des fouets appelés *jamboks*, quoique la peau d'hippopotame soit préférable.

Comme nous l'avons dit, la peau du rhinocéros d'Afrique n'a pas les replis, les plaques, les rugosités qui caractérisent celles de son congénère d'Asie; cependant elle est loin d'être lisse, elle est si épaisse que les balles de plomb ordinaire s'aplatissent quelquefois dessus, et qu'il faut les endurcir avec de la soudure pour qu'elles pénètrent.

Le rhinocéros n'est pas amphibie comme l'hippopotame; néanmoins il aime l'eau, et s'en éloigne rarement; il se plaît à se vautrer dans la boue, comme le sanglier pendant les beaux jours d'été, et sa robe est presque toujours recouverte d'une épaisse couche de fange. Dans la journée, on le voit couché ou debout et dans un état de somnolence, à l'ombre d'un mimosa; c'est la nuit qu'il rôde pour chercher sa pâture.

Les petits yeux étincelants du rhinocéros le servent assez mal, et le chasseur peut s'en approcher aisément sans être vu, en ayant soin de se mettre sous le vent; mais s'il est au vent, l'animal, dont l'odorat est des plus fins, le sent venir d'une très-grande distance; si sa vue était aussi bonne que son flair, il serait dangereux de l'attaquer, car il court avec assez de rapidité, surtout dans son premier élan, pour dépasser un cheval au galop.

Les variétés noires sont plus agiles que les blanches; cependant on

évite aisément les rhinocéros en sautant de côté, tandis qu'ils vont aveuglément droit devant eux.

Les rhinocéros noirs ont environ six pieds de haut et treize de long; les blancs sont beaucoup plus gros. Le kobaoba a sept pieds de hauteur et quatorze de longueur.

Il n'est pas étonnant qu'un animal de dimensions aussi extraordinaires soit pris à première vue pour un éléphant. En réalité, le kobaoba, sous le rapport de la taille, vient immédiatement après l'éléphant, son museau large de dix-huit pouces, sa longue tête massive, son corps pesant, donnent l'idée d'une force et d'une grandeur supérieures peut-être à celles de l'éléphant lui-même; en somme, il a l'air d'une caricature de l'éléphant. On peut donc s'expliquer l'erreur de nos voyageurs, qui confondirent le kobaoba avec l'éléphant.

Au reste, cette erreur dura peu, Swartboy la dissipa en affirmant que l'animal qu'ils avaient sous les yeux était le rhinocéros blanc.

CHAPITRE XVIII.

Combat sanglant.

Lorsque le kobaoba fut aperçu pour la première fois, il sortait, comme nous l'avons dit, du fourré. Sans s'arrêter, il s'achemina vers l'étang dont nous avons parlé, et que son étendue pouvait faire passer pour un petit lac.

Quoique alimentée par la source, cette pièce d'eau en était éloignée de deux cents mètres, et elle était à peu près à la même distance du grand figuier-sycomore. Ses bords formaient une circonférence presque parfaite; elle avait environ cent mètres de diamètre, de sorte que sa superficie pouvait être d'un peu plus de deux acres anglais (80 ares 9342). Elle avait des droits incontestables au titre de lac, que les jeunes gens lui avaient déjà conféré.

En haut de ce lac, c'est-à-dire du côté de la source à laquelle il empruntait ses eaux, la berge était élevée, et des rochers dominaient le petit ruisseau qui s'y versait à sa naissance. À l'extrémité opposée, le rivage était bas, et même en quelques endroits l'eau était presque au niveau de la plaine. Aussi voyait-on sur les bords qui formaient la limite occidentale du lac les traces d'animaux qui venaient y boire. Hendrik le chasseur avait observé les empreintes d'espèces qui lui étaient connues, et d'autres qu'il voyait pour la première fois.

C'était vers cet abreuvoir que se dirigeait le kobaoba, qui semblait le connaître de longue date. Près de la rigole par où s'écoulait le trop-plein du lac était une espèce de baie, au bord sablonneux de laquelle aboutissait une gorge en miniature, creusée sans doute à la longue par les animaux. En entrant dans cette anse ceux de la plus grande taille trouvaient assez d'eau pour boire sans se pencher et sans faire d'efforts.

Le kobaoba traversa cette gorge et entra dans le lac jusqu'aux genoux. Après avoir bu à longs traits à plusieurs reprises, en s'interrompant pour ronfler ou pour respirer avec un bruit de sifflement, il plongea dans l'eau son large museau, la fit jaillir en flots d'écume, et s'y vauvra comme un porc. La moitié de son énorme masse disparut sous l'eau, mais il ne lui prit point fantaisie de s'avancer dans le lac pour prendre un bain plus complet.

La première pensée de Von Bloom et de Hendrik fut d'entourer le rhinocéros et de le tuer. Ils n'avaient pas de provisions, et Swartboy avait déjà fait un pompeux éloge de la chair de cette espèce. De son côté, Hendrik qui avait besoin de renouveler la bague de son fusil, avait regardé avec convoitise la longue corne du kobaoba, mais il était plus facile de désirer sa mort que de le coucher par terre; nos chasseurs n'avaient pas de chevaux en état d'être montés, et l'attaquer à pied eût été s'exposer inutilement, car on courait risque d'être percé de sa longue pique ou écrasé sous ses larges pieds. Si l'on parvenait à se dérober à sa fureur, on n'était pas plus avancé, car toutes les espèces de rhinocéros dépassent l'homme à la course.

Comment donc se conduire avec lui?

Le plan le meilleur était évidemment de se placer en embuscade dans un des fourrés du voisinage, et de tâcher de le tuer de loin, il suffit parfois d'une seule balle pour renverser le rhinocéros, mais il est indispensable qu'elle atteigne le cœur ou quelque autre partie essentielle.

L'animal prenait ses ébats et s'y livrait avec tant d'abandon, qu'il était probable qu'il ne remarquerait point les chasseurs, pourvu qu'ils se missent sous le vent; ils se levèrent pour approcher, mais l'exécution de leur projet fut retardée par Swartboy qui, dans un accès subit de gaieté, se mit à gambader en murmurant :

— Le klow, le klow!

Un étranger aurait pris le Bosjesman pour un fou; mais Von Bloom savait que sous le nom de klow les naturels désignent l'éléphant, et il s'empressa de porter les yeux du côté indiqué. Sur le ciel jaune de l'occident se dessinait une masse noire qu'un examen attentif fit reconnaître avec certitude pour un éléphant. Son dos arrondi dominait les broussailles, et ses larges oreilles pendantes s'agitaient. Il s'acheminait vers le lac en suivant presque exactement le chemin que le rhinocéros avait pris.

Bien entendu que cette apparition dérangerait le plan des chasseurs : à la vue de l'éléphant ils ne s'occupèrent plus du kobaoba ; ils avaient peu d'espoir de parvenir à tuer le gigantesque animal, et pourtant l'idée leur en était venue ; ils avaient résolu de tenter l'aventure. Avant qu'ils eussent rien décidé, l'éléphant touchait au bord du lac ; quoiqu'il marchât lentement, ses larges enjambées le faisaient avancer avec une rapidité qu'on n'aurait pas soupçonnée, et il était à quelques pieds de l'eau au moment où ceux qui l'épiaient se disposaient à entrer en conférence.

Il s'arrêta, tourna sa trompe en divers sens et parut écouter. Aucun bruit ne pouvait l'inquiéter ; le kobaoba lui-même était tranquille.

Après une minute d'arrêt, l'éléphant entra dans la gorge que nous avons décrite, et les chasseurs purent l'observer à moins de trois cents pas de distance ; son corps remplissait complètement le petit ravin ; ses longues défenses jaunes, qui s'allongeaient à plus de trois pieds de ses mâchoires, se courbaient gracieusement, la pointe tournée vers le ciel.

— C'est un vieux mâle, dit Swartboy à voix basse.

Malgré la grosseur de l'éléphant, il a le pas aussi silencieux que

mobiles, les yeux fixés sur les deux animaux. L'éléphant était le plus gros, mais il avait déjà éprouvé la force de son antagoniste ; peut-être même avait-il senti les atteintes de la longue protubérance qui dominait le museau du kobaoba. En tous cas, il ne se jeta pas précipitamment sur son adversaire, comme il l'aurait fait si quelque pauvre antilope avait osé lui barrer le passage. Toutefois sa patience avait des bornes, sa dignité était outragée, sa suprématie contestée ; il voulait se baigner et boire, et il lui était impossible de supporter plus longtemps l'insolence du rhinocéros. Poussant un cri dont retentirent de nouveau les rochers, il appuya ses défenses contre l'épaule de son ennemi, qu'il souleva et qu'il renversa dans l'eau.

Ce dernier plongea, souffla, disparut un moment, et chargea à son tour. Les spectateurs le virent viser avec sa corne les côtes de l'éléphant, qui eut soin de lui présenter la tête.

Le kobaoba fut renversé une seconde fois et revint à la charge avec fureur ; l'eau jaillit autour d'eux en flocons d'écume et les enveloppa comme d'un nuage. Tout à coup l'éléphant sembla penser que la lutte ainsi entamée lui était désavantageuse. Il recula dans la gorge et attendit, la tête tournée vers le lac. Il se figurait peut-être qu'il était protégé par les escarpements de ce chemin creux. Malheu-



Je vis au centre un gros lion jaune.

celui d'un chat ; à la vérité il sort de sa poitrine un grondement pareil à celui d'un tonnerre lointain. Néanmoins le rhinocéros ne s'aperçut pas de l'approche d'un ennemi qui venait lui disputer son sommeil ; il continua à se vautrer en paix jusqu'à ce que l'ombre de l'éléphant fut projetée sur la surface de l'abreuvoir ; alors le kobaoba se releva avec une agilité surprenante dans un être de sa structure, et rejeta l'eau de ses narines avec un bruit qui tenait à la fois d'un grognement et d'un sifflement.

L'éléphant fit entendre aussi son salut particulier ; c'était un son de trompette que répéta l'écho des collines.

Les deux animaux étaient surpris de se rencontrer, et pendant quelques secondes ils se regardèrent avec une sorte de stupéfaction ; mais bientôt ils donnèrent des signes d'irritation ; il était évident qu'ils n'avaient nulle envie de vivre en bonne intelligence.

La situation était en effet embarrassante ; l'éléphant ne pouvait entrer à l'eau si le rhinocéros ne quittait l'abreuvoir, et le rhinocéros ne pouvait sortir de l'abreuvoir tant que l'éléphant bloquait la gorge avec son énorme masse. Pourtant le kobaoba aurait pu se jeter à la nage et débarquer sur un autre point de la rive. Mais de tous les êtres de la création, le rhinocéros est peut-être le moins accommodant ; il est en même temps le plus intrépide, ne redoute ni hommes ni bêtes, et donne même la chasse au redoutable lion.

Le kobaoba n'avait donc pas l'intention de céder la place à l'éléphant. Traverser le lac à la nage ou passer en glissant sous le ventre de son rival lui eussent semblé une insigne lâcheté.

Restait à savoir comment le point d'honneur serait réglé. L'affaire était devenue si intéressante que tous les chasseurs demeuraient im-

reusement pour lui ils étaient trop bas et laissaient à découvert ses larges flancs, ils l'empêchaient seulement de se retourner et contraignaient la liberté de ses mouvements.

Dans le parti que prit le rhinocéros il y avait sans doute plus d'instinct que de calcul ; cependant les spectateurs ne purent s'empêcher de croire qu'il avait conçu un plan stratégique. Au moment où l'éléphant se posta dans la gorge, le kobaoba monta sur la berge ; puis il se retourna brusquement en baissant la tête, tendit horizontalement sa longue corne et l'enfonça entre les côtes de l'éléphant.

Le cri perçant que celui-ci poussa, les secousses imprimées à sa trompe et à sa queue prouvèrent qu'il avait reçu une blessure grave. Au lieu de conserver sa position dans la gorge, il courut au lac et y entra jusqu'au genou. Il prit de l'eau dans sa trompe et s'en arrosa le corps, en ayant soin d'en verser en abondance sur la plaie ouverte dans son flanc ; il sortit ensuite pour courir après le rhinocéros, mais celui-ci ne l'avait pas attendu, il était parvenu à sortir de l'abreuvoir sans compromettre sa dignité, et s'imaginant sans doute qu'il avait remporté la victoire, il s'était perdu au milieu des broussailles.

CHAPITRE XIX.

Mort de l'éléphant.

La bataille entre ces deux grands quadrupèdes n'avait pas duré dix minutes, et elle avait tellement absorbé l'attention des chasseurs qu'ils avaient renoncé à leur plan d'attaque. Ce ne fut qu'après la

retraite du rhinocéros qu'ils délibérèrent sur les moyens de s'emparer de l'éléphant, avec le concours de Hans, qui les avait rejoints armé de son fusil.

Quand il eut cherché son ennemi, l'éléphant rentra dans le lac; il paraissait en proie à une vive agitation; sa queue était sans cesse en mouvement, et par intervalles il faisait entendre un gémissement plaintif bien différent de son cri ordinaire, qui résonne comme un clairon; il battait l'eau avec son corps, en absorbait des flots avec sa trompe et les rejetait sur son dos et sur ses épaules; mais ce bain de pluie ne le rafraichissait pas.

— Il est en colère, dit Swartboy, et comme nous n'avons pas de chevaux pour l'éviter, il serait excessivement dangereux de nous laisser voir.

— Cachons-nous derrière le tronc du nwana, dit Von Bloom, je vais me mettre en observation d'un côté, et Hendrik se placera de l'autre.

Les chasseurs ne tardèrent pas à se lasser de leur embuscade, et, malgré le danger, ils résolurent d'attaquer l'animal. Ils savaient que s'ils le laissaient s'éloigner ils seraient forcés de se passer de souper, et ils avaient compté se régaler d'un morceau de sa trompe.

souffrances se manifestaient par les sifflements perçants de sa respiration entrecoupée.

Von Bloom et ses fils commencèrent à s'impatienter. Hendrik sollicita l'autorisation de gagner un autre point du rivage, d'où il pourrait envoyer à l'éléphant une balle qui le forcerait à se retourner.

En ce moment même l'éléphant fit un mouvement comme pour sortir du lac. Sa tête et sa poitrine se montrèrent sur la berge. Les trois fusils furent pointés, et les trois chasseurs cherchèrent des yeux leurs points de mire; mais tout à coup l'animal chancela et s'abattit. Sa lourde masse s'abîma sous l'eau avec un bruit sinistre, et de grosses vagues roulèrent jusqu'à l'extrémité opposée du lac.

Il était mort!

Les chasseurs désarmèrent leurs fusils, quittèrent leur embuscade et coururent sur la plage. Ils examinèrent le cadavre, et virent dans son flanc le trou ouvert par la corne du rhinocéros. La plaie n'avait pas beaucoup d'étendue, mais l'arme terrible avait pénétré fort avant dans le corps. Une lésion des entrailles avait causé la mort du plus puissant des animaux.

Dès qu'on sut que l'éléphant avait succombé, toute la famille se groupa autour de lui. Gertrude, Jan et Totty, qui étaient restés ca-



Le rhinocéros tendit horizontalement sa longue corne et Penfonça entre les côtes de l'éléphant.

— Le temps est précieux, dit Von Bloom à ses fils; glissons-nous dans les broussailles. Nous ferons feu tous ensemble, et nous nous cacherons en attendant l'effet de nos coups.

Sans délibérer davantage, Von Bloom, Hans et Hendrik se dirigèrent vers l'extrémité occidentale du lac; le sol qu'ils parcouraient n'était pas entièrement couvert; les bouquets d'arbres et les buissons laissaient entre eux des intervalles qu'il fallait franchir avec la plus grande circonspection. Von Bloom montrait le chemin et ses deux fils le suivaient de près. Arrivés dans un massif qui bordait le lac, ils se traînèrent sur les mains et sur les genoux, écartèrent les feuilles et virent à vingt pas d'eux le puissant quadrupède. Il plongeait et s'élevait alternativement en s'arrosant avec sa trompe, et ne semblait nullement soupçonner la présence des chasseurs. Comme il avait le dos tourné, Von Bloom ne jugea pas à propos de tirer, car il était impossible de lui faire une blessure mortelle; il fallait attendre qu'il présentât le flanc.

Il cessa enfin de battre l'eau avec ses pieds et de l'élever dans sa trompe. Autour de lui le lac était rougi par le sang qui coulait de sa blessure; mais on ne la voyait pas, et il était impossible d'en apprécier la gravité. De la position où se trouvaient Von Bloom et ses fils, ils n'apercevaient que sa large croupe; mais ils attendaient avec confiance, car ils savaient qu'il serait obligé de se retourner pour sortir de l'eau.

Pendant quelques minutes, il resta dans la même position; mais ils remarquèrent qu'il n'agitait plus la queue, qu'il s'affaiblissait, que son allure était molle et languissante. De temps en temps il tournait sa trompe vers sa plaie béante; cette blessure l'inquiétait, et ses

chés dans la charrette, descendirent de leur retraite. Swartboy accourut avec une hache et un coutelas, tandis que Hans et Hendrik ôtaient leurs vestes pour l'aider à dépecer cette grosse pièce.

Et que faisait cependant Von Bloom? Vous vous adressez là une question plus importante que vous ne supposez. C'était le moment d'une grande crise dans la vie du porte-drapeau.

Il était debout, les bras croisés, sur la rive du lac, au-dessus de la place où l'éléphant était tombé. Absorbé dans une méditation profonde, il tenait les yeux fixés sur le gigantesque cadavre. Ce n'était ni la chair ni le cuir épais qui attiraient son attention. Était-ce donc la blessure fatale? Von Bloom se demandait-il comment elle avait donné la mort à un être aussi solidement construit?

Non: ses pensées suivaient un autre cours.

L'éléphant était tombé de telle sorte, que sa tête, entièrement hors de l'eau, reposait sur un banc de sable le long duquel s'allongeait sa trompe. Ses longues défenses jaunes se recourbaient des deux côtés comme des cimenterres.

On pouvait admirer dans toute leur magnificence ces armes d'ivoire, qui pendant longues années, pendant des siècles peut-être, avaient servi à déraciner les arbres de la forêt et avaient mis en fuite dans maint combat les plus redoutables adversaires.

C'était sur ces précieux trophées que les yeux de Von Bloom étaient fixés. Il avait les lèvres closes, et sa poitrine se soulevait. Une foule d'idées lui traversaient l'esprit; mais ce n'étaient pas des idées pénibles: le nuage de tristesse qui voilait son front s'était dissipé sans laisser de traces, sa physionomie rayonnait d'espérance et de joie.

— C'est la main du ciel, s'écria-t-il enfin, c'est une fortune, une fortune!

— Que voulez-vous dire, papa? demanda la petite Gertrude, qui était auprès de lui.

Echantés de son air de bonheur, ses autres enfants se groupèrent à ses côtés et lui demandèrent tous ensemble d'où provenait son agitation. Swartboy et Totty n'étaient pas moins empressés que les membres de la famille de connaître sa réponse.

Le bon père ne crut pas devoir leur cacher plus longtemps le secret du bonheur qu'il entrevoyait dans l'avenir.

— Vous voyez ces belles défenses? dit-il.

— Eh bien?

— En connaissez-vous la valeur?

Ils répondirent négativement; ils savaient seulement qu'on en tirait l'ivoire avec lequel on fabriquait une multitude d'objets, et qui avait une grande valeur commerciale.

Jan possédait un couteau à manche d'ivoire, et la petite Gertrude avait un bel éventail de la même matière, qui avait appartenu à sa mère.

— Eh bien! mes enfants, reprit Von Bloom, si mes calculs sont exacts, ces défenses valent chacune vingt livres sterling de monnaie anglaise.

— Tant que cela! s'écrièrent les enfants.

— Oui, ajouta Von Bloom; j'estime que chacune d'elles peut peser vingt livres, et comme la livre d'ivoire se vend actuellement quatre schellings et six pence, les deux réunies peuvent nous rapporter de quarante à cinquante livres sterling.

— Avec cette somme, s'écria Hans, on aurait un excellent attelage de bœufs!

— Six bons chevaux! dit Hendrik.

— Un troupeau de moutons! ajouta le petit Jan.

— Mais à qui pouvons-nous les vendre? reprit Hendrik après un moment de silence; nous sommes éloignés des établissements coloniaux. Comment y transporter deux défenses d'éléphant?

— Nous pourrions en transporter, interrompit Von Bloom, non pas deux, mais vingt, quarante, et peut-être davantage. Vous voyez maintenant que j'ai sujet de me réjouir.

— Quoi! s'écria Hendrik, vous pensez qu'il nous est possible de rencontrer encore d'autres éléphants?

— J'en suis certain, car j'ai déjà remarqué les traces d'un grand nombre de ces animaux. Nous avons nos fusils, et il nous reste par bonheur d'abondantes munitions; nous sommes bons tireurs: qui nous empêchera de nous procurer ces précieuses masses d'ivoire?... Nous réussirons, mes chers amis, j'en ai la certitude. C'est Dieu qui nous envoie cette richesse au milieu de notre misère, quand nous avons tout perdu. Rassurez-vous donc: nous ne manquerons de rien, nous pouvons encore être riches.

Les enfants se souciaient peu de la richesse qui leur était promise; mais, voyant leur père si heureux, ils accueillirent ses paroles par un murmure d'approbation. Totty et Swartboy poussèrent en même temps des cris de joie qui retentirent sur la surface du lac et troublèrent les oiseaux dans leurs nids de feuillage; il n'y avait pas dans toute l'Afrique un groupe plus heureux que celui qui campait au bord de cet étang solitaire.

CHAPITRE XX.

Les chasseurs.

Le porte-drapeau avait résolu de se faire chasseur d'éléphants: c'était une profession à la fois émouvante et lucrative. Il n'était pas facile d'abattre en peu de temps un grand nombre d'animaux de taille aussi colossale; il fallait des mois entiers pour obtenir une quantité d'ivoire un peu importante; mais il avait résolu d'y consacrer au besoin plusieurs années. Il se proposait de mener une vie agreste, de faire de ses fils des enfants des bois, et il espérait être amplement indemnisé de sa patience et de ses labeurs.

Le soir, la joie régna autour du feu du camp. L'éléphant avait été laissé sur la berge, en attendant qu'il pût être dépecé; mais on avait eu soin d'enlever la trompe et d'en faire cuire une partie pour souper. Quoique la viande de l'éléphant soit mangeable en entier, sa trompe est considérée comme le morceau le plus délicat; elle a le goût de la langue de bœuf, et tous les enfants l'aimaient à l'excès: c'était surtout un régal pour Swartboy, qui avait eu souvent occasion d'en manger.

En outre, ils avaient abondance de lait; le rendement de la vache était du double depuis qu'elle était placée dans le meilleur endroit du pâturage.

Tandis qu'ils savouraient un rôti de trompe d'éléphant, la conversation roula naturellement sur ces monstrueux pachydermes.

Comme tout le monde connaît l'extérieur de l'éléphant, il serait superflu d'en faire une description; mais tout le monde ne sait pas qu'il en existe deux espèces distinctes, l'une en Afrique et l'autre en Asie. On les avait d'abord confondues, et c'est tout récemment qu'il a été démontré qu'elles offraient des différences bien caractérisées.

L'éléphant asiatique, plus généralement connu sous le nom d'éléphant des Indes, est d'une taille plus élevée et de proportions plus colossales; mais il est possible que son développement soit dû, comme celui de beaucoup d'autres animaux, à la domesticité.

L'espèce africaine ne vit qu'à l'état sauvage, et quelques-uns des individus qui lui appartiennent ont atteint les dimensions des plus grands éléphants sauvages de l'Asie.

Les deux espèces se distinguent surtout l'une de l'autre par les oreilles et les défenses.

Les oreilles de l'éléphant d'Afrique se rejoignent au-dessus des épaules et pendent au-dessous de la poitrine. Celles de l'éléphant des Indes sont au moins d'un tiers moins grandes: le premier a des défenses qui pèsent quelquefois près de quatre cents livres, tandis que les défenses du second dépassent rarement le poids de cent livres. Il est toutefois des exceptions à cette règle, et en moyenne le poids de chacune des défenses de l'éléphant africain est évalué à deux cents livres. Dans cette dernière espèce, la femelle est également pourvue de défenses qui ne diffèrent de celles du mâle que par la longueur. La femelle de l'éléphant des Indes n'en a point, ou elle en a de si petites, qu'elles font à peine saillie sur la peau des lèvres.

Les autres différences essentielles entre les deux espèces consistent dans la forme du front, qui est concave chez l'éléphant des Indes et convexe chez l'éléphant d'Afrique, dans l'émail des dents, enfin dans les sabots des pieds de derrière, qui sont au nombre de quatre pour le premier et de trois pour le second.

Les éléphants d'Asie ne sont pas tous semblables. Ils se divisent en variétés bien distinctes, dont chacune diffère de l'autre presque autant que le type de l'espèce diffère de celui de l'éléphant africain.

Une variété connue en Orient sous le nom de mooknah a des défenses droites, dont la pointe se dirige en bas, tandis que ces singuliers appendices ont habituellement la pointe en haut.

Les Asiatiques reconnaissent deux grandes castes d'éléphants, le coomareah et le merghee. Une trompe large, des jambes courtes, un corps massif et trapu, une puissance musculaire considérable, tels sont les caractères du coomareah. Le merghee est de plus haute taille; mais sa trompe est moins grosse, et il est loin d'avoir la vigueur et la solidité du précédent. Grâce à ses longues jambes, il va plus vite que le coomareah; mais celui-ci, ayant la trompe plus développée, ce que les amateurs considèrent comme une beauté, et résistant mieux à la fatigue, est plus recherché sur les marchés orientaux.

Les éléphants blancs qu'on rencontre parfois sont simplement des albinos. Néanmoins, en diverses contrées de l'Asie, on les tient en estime particulière, et l'on en donne des prix exorbitants. Certains peuples ont même pour eux une vénération superstitieuse.

L'éléphant des Indes habite la plupart des régions orientales et méridionales de l'Asie, le Bengale, les royaumes d'Aracan, de Siam, de Pégu, Ceylan, Java, Sumatra, Bornéo, l'archipel de la Sonde et les Célèbes. Il y est, depuis une époque immémoriale, réduit à l'état domestique, et employé à l'usage de l'homme; mais on le trouve aussi à l'état sauvage, tant sur le continent que dans les îles, et la chasse à l'éléphant est un des exercices favoris des Orientaux.

En Afrique, l'éléphant n'existe qu'à l'état sauvage. Aucune des nations de ce continent peu connu n'a pensé à le dompter et à s'en servir. Il n'est recherché que pour ses dents et pour sa chair. Quelques écrivains ont prétendu qu'il était plus féroce que son congénère indien, et qu'il eût été impossible d'en faire un animal domestique. C'est une erreur. Si l'éléphant africain n'a pas été dressé, c'est uniquement parce qu'aucune nation de l'Afrique moderne n'est arrivée à un degré de civilisation assez avancé pour tirer parti des qualités de ce précieux quadrupède. On peut l'appivoiser aussi aisément que son cousin des Indes, et charger son dos d'une tour ou howdah. L'expérience en a été faite; mais la meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est que la domestication de l'éléphant d'Afrique avait pris jadis un développement immense: ceux de l'armée carthaginoise appartenaient à l'espèce africaine.

Cette espèce, qui hante le centre et le midi de l'Afrique, a pour limites à l'est l'Abyssinie, à l'ouest le Sénégal. Il y a quelques années, on la trouvait au cap de Bonne-Espérance; mais l'activité des chercheurs d'ivoire hollandais, l'usage meurtrier qu'ils ont fait de leurs grands fusils, l'ont chassée de ces parages, et on ne la voit plus au sud de la rivière Orange.

Quelques naturalistes, entre autres Cuvier, ont cru que l'éléphant d'Abyssinie appartenait à l'espèce indienne. C'est une idée maintenant abandonnée. Ce grand mammifère, qui se distingue par sa tête oblongue, par son front concave, par ses mâchoires composées de lames transverses et ondoyantes, fréquente, comme nous l'avons dit, les régions orientales et méridionales de l'Asie, ainsi que les grandes îles voisines; mais rien ne donne lieu de croire à sa présence dans aucune partie de l'Afrique.

Il est à supposer que l'espèce africaine a des variétés qui n'ont pas été bien étudiées. On dit qu'on en voit dans les montagnes qui dominent le Niger une variété rouge et très-féroce; mais les éléphants rouges qu'on a observés ne devaient peut-être leur couleur qu'à la poussière rouge où ils s'étaient roulés.

Dans les régions tropicales, les éléphants atteignent des proportions plus colossales que partout ailleurs.

Swartboy parla d'une variété connue par les chasseurs hottentots sous la dénomination de koes-cops. Elle diffère de toutes les autres en ce qu'elle est entièrement dépourvue de défenses, qu'elle a le caractère intraitable. Le koes-cops se jette avec fureur sur les animaux ou les hommes qu'il rencontre ; mais comme il ne fournit pas d'ivoire, et que par conséquent on n'a point d'intérêt à le tuer, les chasseurs l'évitent et lui cèdent la place.

Ce fut sur ce sujet que, toute la soirée, roula l'entretien de la famille réunie autour du feu du camp. Hans fournit de nombreux renseignements qu'il avait puisés dans les livres ; mais ceux que donna le Bosjesman étaient peut-être plus dignes de foi.

Von Bloom et ses fils devaient bientôt acquérir une connaissance pratique des mœurs des proboscidiens, qui allaient devenir pour eux les êtres les plus intéressants de la création.

CHAPITRE XXI.

Dissection de l'éléphant.

Le lendemain fut un jour de rude travail, mais tout le monde s'y livra avec joie. Il s'agissait de tirer parti des dépouilles du monstrueux pachyderme.

Quoique inférieur au bœuf, au mouton ou au porc, l'éléphant n'est pas à dédaigner sous le rapport comestible. Il n'y a point de raison pour que sa chair soit mauvaise, car il se nourrit de substances saines, exclusivement végétales, telles que les feuilles et les jeunes pousses des arbres, ou plusieurs espèces de racines bulbeuses qu'il arrache avec sa trompe et ses défenses. Toutefois la qualité de la nourriture n'est pas en général le critérium de la bonté de la viande. Le porc, qui se repaît d'immondices et se vautre dans la fange, nous fournit une prodigieuse diversité de mets savoureux ; tandis que le tapir de l'Amérique du Sud, animal de la famille des pachydermes, qui vit uniquement de racines succulentes, a la chair d'un goût amer et détestable.

Von Bloom et sa famille n'auraient pas volontiers fait un usage habituel de viande d'éléphant. S'ils avaient été certains de se procurer de l'antilope, l'énorme cadavre aurait pu être abandonné aux hyènes ; mais, faute de mieux, ils s'occupèrent de dépecer la victime du rhinocéros. Leur premier soin fut de couper les défenses, opération qui leur prit deux heures, et qui leur aurait pris le double de temps sans l'expérience de Swartboy, qui manœuvrait la hache avec une grande dextérité.

Quand on eut extrait l'ivoire, on commença le dépeçement. Il était assez difficile de tirer parti de la moitié du corps qui était sous l'eau, mais Von Bloom n'avait pas besoin d'y toucher, la partie supérieure suffisait pour lui procurer d'amples provisions, et il se mit à la dépouiller avec le concours de ses enfants et de Swartboy. Ils enlevèrent la peau par larges feuilles ; puis ils coupèrent en morceaux l'épiderme mou et flexible, que les indigènes emploient à fabriquer des outres et des seaux.

On le jeta comme inutile, car la charrette renfermait une assez grande quantité de vases propres à mettre de l'eau. Quand la chair fut à découvert, on la sépara des côtes en larges tranches. Les côtes elles-mêmes furent enlevées une à une avec la hache. Elles n'étaient intrinsèquement d'aucune valeur, mais il importait de les retirer pour avoir la graisse amoncelée autour des intestins, cette graisse devant être d'une grande ressource en cuisine pour des aventuriers auxquels le beurre manquait.

L'extraction de la graisse ne se fit pas sans quelques difficultés, dont Swartboy triompha courageusement. Il grimpa dans l'intérieur de l'immense carcasse, tailla et creusa avec activité, et fit passer successivement à ses compagnons des morceaux qu'ils emportèrent à quelque distance. Le triage en fut effectué, la graisse fut serrée avec soin dans un morceau de la seconde peau, et l'opération fut ainsi terminée. Les quatre pieds, qui, avec la trompe, constituent la partie la plus délicate, avaient été coupés à l'articulation du fanon. Il fallait maintenant recourir à des procédés de conservation. Les voyageurs avaient du sel, mais en trop petite quantité pour songer à l'utiliser. Heureusement Swartboy et Von Bloom lui-même connaissaient les procédés qu'on emploie dans les contrées où le sel est rare, et qui consistent simplement à couper la viande en minces lanières et à l'exposer au soleil quand elle est desséchée ; de la sorte, elle peut se garder pendant des mois entiers. Si le temps est couvert, un feu lent peut remplacer les rayons du soleil. Des pieux fourchus furent plantés de distance en distance, d'autres placés dessus horizontalement, et les lanières qu'on avait découpées y furent suspendues en innombrables festons. Avant la nuit, les environs du camp offraient l'aspect d'une blanchisserie ; seulement les objets étendus, au lieu d'être blancs, avaient une belle teinte d'un rose clair.

L'œuvre n'était pas encore achevée, il restait à conserver les pieds, qui exigent un traitement différent. Swartboy, qui en connaissait seul le secret, creusa un trou de deux pieds de profondeur, et d'un diamètre un peu plus grand. Avec la terre qu'il en avait tirée, il

forma tout autour une espèce de banquette. Par ses ordres les enfants amassèrent du bois et des branches sèches, et en bâtirent sur le trou un bûcher pyramidal auquel ils mirent le feu ; il creusa ensuite trois autres trous exactement semblables, qu'on recouvrit également de combustibles, et bientôt quatre foyers incandescents s'allumèrent sur le sol. Obligé d'attendre qu'ils fussent consumés, Swartboy lutta résolument contre le sommeil.

Lorsqu'il ne resta plus du premier bûcher que des cendres rouges, le Bosjesman les enleva soigneusement avec une pelle, et ce travail, si simple en apparence, lui coûta plus d'une heure. L'excessive chaleur qu'il avait à supporter le forçait par intervalles à s'interrompre. Von Bloom et ses fils le relayèrent, et tous les quatre furent bientôt couverts de sueur, comme s'ils fussent sortis d'un four. Quand le premier trou fut entièrement débarrassé de charbon, Swartboy et Von Bloom y déposèrent un des pieds, et le recouvrirent avec le sable qui avait été enlevé primitivement et qui était aussi chaud que du plomb fondu. On ramassa dessus des charbons, et un nouveau feu fut allumé. Les trois autres pieds furent traités de même. Pour qu'ils fussent cuits suffisamment et en état d'être conservés, il fallait les laisser dans le four jusqu'à la complète extinction des bûchers. Swartboy devait ensuite ôter les cendres, retirer les pieds avec une broche de bois, les nettoyer, les parer, et ils étaient dès lors bons à manger, si on ne préférait les mettre en réserve.

Comme les feux ne pouvaient guère s'éteindre avant l'aurore, nos voyageurs, harassés de leurs travaux extraordinaires, achevèrent leur souper de trompe bouillie, et allèrent se coucher sous l'ombre tutélaire du nwana.

CHAPITRE XXII.

Les hyènes.

La fatigue aurait dû procurer aux travailleurs un doux sommeil ; mais il ne leur fut pas permis de le goûter. A peine avaient-ils les yeux fermés, que des bruits étranges les arrachèrent à cet état de rêverie qui précède l'assoupissement. Il leur sembla entendre des éclats de rire qu'on aurait pu attribuer à des voix humaines. Ils ressemblaient parfaitement aux ricanements aigus d'un nègre en délire. On aurait dit que les hôtes de quelque Bedlam de nègres avaient brisé les portes de leur prison, et se répandaient dans la campagne.

Les sons devenaient de plus en plus perçants, il était évident que ceux par lesquels ils étaient poussés se rapprochaient du camp. C'étaient des cris confus, si variés que le plus habile ventriloque aurait vainement essayé de les reproduire. Les voix hurlaient, grommelaient, soupiraient, grognaient, sifflaient, caquetaient, aboyaient. Tantôt elles lançaient une note brève et aiguë, tantôt elles traînaient longuement un gémissement plaintif. Par intervalles régnait un profond silence ; puis le sauvage concert recommençait, et le signal en était donné par ce ricanement humain qui surpassait en horreur tous les autres sons.

Vous supposez que ce chœur épouvantable dut jeter l'alarme dans le camp. Il n'en fut rien. Personne n'eut peur, pas même Gertrude, pas même le petit Jan. S'ils n'avaient pas été familiarisés avec ces étranges clameurs, ils auraient éprouvé l'effet qu'elles devaient naturellement produire ; mais Von Bloom et sa famille avaient trop longtemps vécu dans les déserts africains pour ne pas savoir à quoi s'en tenir. Dans les hurlements, dans les jacassements, dans les glapissements, ils avaient reconnu les cris du chacal.

Le rire, c'était celui de l'hyène.

Au lieu d'être effrayés et de sauter à bas de leurs lits, nos aventuriers écoutèrent tranquillement. Von Bloom et les enfants couchaient dans la charrette ; Swartboy et Totty étaient étendus sur le sol auprès des feux, dont la lumière les garantissait de l'approche de toutes bêtes fauves.

Cependant, en cette circonstance, les hyènes et les chacals semblaient être aussi nombreux que hardis. Quelques minutes après avoir annoncé leur présence, ils faisaient un tintamarre qui eût été désagréable, quand même on n'aurait pas su à quels animaux l'attribuer.

Enfin, ils se rapprochèrent tellement, qu'il était impossible de regarder de n'importe quel côté sans voir briller à la lueur des feux des yeux rouges ou verdâtres. On pouvait remarquer encore les dents blanches des hyènes, qui ouvraient leurs gueules hideuses pour pousser leur rauque éclat de rire.

Avec un pareil spectacle devant les yeux, avec un pareil vacarme dans les oreilles, il n'était guère facile de dormir, malgré l'excès de la fatigue. Non-seulement on ne pouvait songer au sommeil, mais encore tous, sans en excepter le porte-drapeau, commencèrent à s'inquiéter. Jamais ils n'avaient vu de bandes aussi considérables ; il n'y avait pas autour du camp moins d'une cinquantaine de chacals et de deux douzaines d'hyènes tachetées. Von Bloom savait que dans les circonstances ordinaires ces derniers animaux n'étaient pas dangereux. Cependant ils attaquaient parfois l'homme, ce que lui rappelèrent ensemble Swartboy, instruit par l'expérience, et Hans, éclairé par ses lectures.

Les hyènes étaient si voraces qu'il devenait nécessaire de faire contre elles une démonstration. Von Bloom, Hans et Hendrik, armés

de leurs fusils, sortirent de la charrette, tandis que Swartboy saisissait son arc et ses flèches. Tous les quatre se tinrent derrière le tronc du figuier sycamore, du côté opposé à celui où les feux étaient allumés. C'était une position bien choisie; ils s'y trouvaient cachés et pouvaient observer sans être vus tout ce qui se présentait à la lueur des brasiers.

Ils étaient à peine installés quand ils s'aperçurent qu'ils avaient commis une impardonnable négligence. Pour la première fois ils devinèrent que la chair de l'éléphant attirait seule un si grand nombre d'hyènes, et qu'ils avaient eu le tort de la pendre trop bas. En effet, tandis qu'ils surveillaient les festons rougeâtres, une bête au poil hérissé se dressa sur ses pattes de derrière, enleva un morceau choisi et disparut dans les ténèbres. On entendit les pas de ses compagnes qui s'élançaient pour prendre leur part du butin, et bientôt toute la bande aux yeux étincelants et aux dents blanches se tint prête à un assaut général.

Aucun des chasseurs n'avait fait feu; leur poudre et leur plomb étaient trop précieux pour être inutilement gaspillés, et l'agilité que les hyènes mettaient dans leurs mouvements rendait presque impossible de les viser. Animées par leur succès, elles s'avançaient en bon ordre et seraient indubitablement parvenues à emporter presque toute la provision de biltongue; c'est ainsi qu'on désigne la viande d'éléphant conservée par la dessiccation.

— Nos fusils ne nous servent à rien, dit Von Bloom, mettons-les de côté et occupons-nous de serrer le biltongue; autrement, si nous voulons le défendre, nous sommes dans la nécessité de veiller jusqu'à demain.

— Mais comment, demanda Hendrik, le placer hors de la portée des hyènes?

— Nous pourrions, répondit le fermier, l'empiler dans la charrette; malheureusement notre chambre à coucher se trouverait rétrécie, il vaudrait mieux tâcher d'exhausser nos traverses; mais dans l'obscurité il est difficile de couper d'autres pieux.

— J'ai une proposition à faire, dit Hans: il faut lier ensemble quelques-unes de nos perches, et nous établirons sur les fourches supérieures nos traverses horizontales. La viande ainsi suspendue sera à l'abri des hyènes et des chacals.

Le projet de Hans fut adopté à l'unanimité. En réunissant plusieurs perches, on donna à l'échafaudage une douzaine de pieds de haut; les traverses ayant été posées, Von Bloom les garnit de biltongue en montant sur un des coffres de la charrette.

Lorsque cette opération fut terminée, le trio des chasseurs reprit son poste à l'ombre du nwana, avec l'intention d'épier la conduite des maraudeurs.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Au bout de cinq minutes, la bande revint à la charge en hurlant, en ricanant et en glapissant comme par le passé; seulement ces différents cris n'exprimèrent cette fois que le désappointement et la fureur.

Hyènes et chacals virent du premier coup d'œil que les appétissantes guirlandes n'étaient plus à leur portée; toutefois ils ne voulurent pas désertier la place sans s'être assurés bien positivement du fait; les plus gros et les plus courageux des deux espèces se placèrent sous l'échafaudage et s'efforcèrent d'atteindre le biltongue. Après des bonds réitérés mais infructueux, ils se découragèrent, et ils allaient s'éloigner tranquillement, à l'exemple du renard de la fable, lorsque Von Bloom, furieux d'être si désagréablement dérangé à cette heure indue, résolut de se venger des persécuteurs. Il donna le signal, et trois coups de fusil partirent à la fois. Cette décharge inattendue dispersa l'ennemi, qui laissa sur le sol trois cadavres. Deux hyènes avaient mordu la poussière, et la flèche empoisonnée de Swartboy avait pénétré dans les flancs d'un chacal.

Les chasseurs rechargèrent leurs fusils et reprirent leur poste; mais après une demi-heure d'attente, ils crurent pouvoir se retirer. Une heureuse diversion s'était opérée, les hyènes et les chacals avaient découvert les restes de l'éléphant et s'étaient jetés dessus. Pendant toute la nuit, on les entendit se quereller, gronder, rire et japper autour de leur proie, qu'ils allaient chercher en plongeant dans les eaux du lac.

Von Bloom et ses enfants ne s'amuserent pas à écouter ce bruit: dès qu'ils furent certains que les bêtes féroces ne reviendraient plus au camp, ils rentrèrent dans leur lit et goûtèrent le doux sommeil qui suit une journée de travail.

CHAPITRE XXIII.

L'ouebi.

Le lendemain matin, les hyènes et les chacals avaient disparu sans laisser la moindre parcelle de la chair de l'éléphant.

L'énorme squelette était entièrement dépouillé, les rudes langues de hyènes en avaient même poli les os. Chose plus étonnante encore, deux chevaux, qui achevaient dans la prairie leur triste existence, avaient été abattus pendant la nuit et disséqués aussi nettement que l'éléphant. C'était une preuve que les animaux voraces abon-

daient autour du camp, et leur présence était de bon augure, car ils ne se montrent que dans les localités giboyeuses.

En examinant les bords du lac, on constata que des bêtes de diverses espèces y étaient venues boire.

On reconnut le sabot rond et solide du couagga et de son congénère le dauw, puis l'empreinte nettement dessinée de l'antilopegemsbok et la trace plus large de l'élan. Au milieu de toutes les marques éparses sur le rivage, Von Bloom ne manqua pas d'observer celles du lion: on ne l'avait pas entendu rugir; mais il était certain qu'il hantait la contrée, à la piste des couaggas, des gemsboks et des élans, qui sont sa proie favorite.

La famille travailla peu ce jour-là. La préparation du biltongue et la surveillance que les maraudeurs avaient exigée avaient épuisé les forces de Von Bloom et de ses compagnons. Ils étaient disposés à l'oisiveté. Cependant Swartboy nettoya les pieds d'éléphant après les avoir tirés du four, et disposa le biltongue de manière à en accélérer la dessiccation. Von Bloom emmena loin du camp les trois chevaux qui restaient et qui n'avaient pas deux jours à vivre. Il mit fin à leurs souffrances et fit acte de charité en leur envoyant à chacun une balle à travers le cœur.

De tous les bestiaux du porte-drapeau, il ne restait plus que la vache, de laquelle on appréciait les services, et qui était l'objet de soins particuliers. Sans le lait qu'elle fournissait en abondance, l'alimentation de la famille aurait été d'une nature assez sauvage. Tous les jours on conduisait la précieuse bête dans le meilleur pâturage, et le soir elle rentrait dans un kraal d'épines qu'on avait construit pour elle à peu de distance du nwana. Ces épines, dont les racines étaient placées à l'intérieur, formaient avec leurs cimes touffues des chevaux de frise qu'aucun animal n'était tenté de franchir. Une haie pareille est impénétrable même pour le lion, à moins qu'il n'ait été provoqué et qu'il ne se connaisse plus.

Pour permettre à la vache d'entrer et de sortir, on avait ménagé une ouverture dont la porte était un grand buisson.

Après la vache, le seul animal domestique du camp était le faon de springbok, le favori de Gertrude; mais le jour même, il eut un compagnon non moins gracieux que lui et de proportions encore plus délicates. C'était le faon d'un ouebi, une des antilopes élégantes dont on trouve tant de variétés dans les plaines et dans les bois de l'Afrique méridionale.

Cette jolie bête fut un cadeau de Hendrik, qui apporta en même temps pour dîner de la venaison que tout le monde, à l'exception de Swartboy, préféra au rôti d'éléphant.

Il était sorti vers midi, croyant avoir vu un animal rôder près du camp. Après avoir fait un demi-mille dans les broussailles, sur la lisière de la prairie, il aperçut deux individus d'une espèce qui lui était inconnue, mais qui, à en juger par leur conformation, devaient être des antilopes ou des daims. Comme Hans lui avait dit qu'il n'y avait point de daims dans le sud de l'Afrique, il en conclut qu'il avait sous les yeux deux antilopes. Une seule portait des cornes; c'étaient par conséquent un mâle et une femelle. Le premier n'avait pas deux pieds de hauteur. Sa robe était d'un fauve pâle; ses yeux étaient surmontés de sourcils blancs; il avait le ventre blanc et de longs poils de la même couleur sous la gorge. Des touffes de poils jaunâtres pendaient au-dessus de ses genoux. Ses cornes n'étaient pas recourbées en forme de lyre comme celles de l'antilope springbok, mais elles s'élevaient presque verticalement à la hauteur de quatre pouces. Elles étaient noires, rondes et légèrement annelées. La femelle, qui n'avait pas de cornes, était beaucoup plus petite que son compagnon.

Après avoir fait toutes ces observations, Hendrik en conclut judicieusement que ces antilopes étaient des ouebis.

Il tâcha de les approcher avec assez de précaution pour ne pas donner l'alarme à ces bêtes craintives; mais il ne pouvait sans imprudence dépasser un buisson de jong dora derrière lequel il se tint caché, et qui était encore à deux cents yards des ouebis.

De temps en temps le mâle dressait son cou gracieux, poussait un léger bêlement et jetait autour de lui des regards soupçonneux. Hendrik jugea par ces symptômes qu'il approcherait difficilement des ouebis à portée de sa petite carabine.

Il avait eu soin de se placer sous leur vent; mais au bout de quelque temps il s'aperçut avec douleur qu'elles brouaient au vent, à la manière des springboks et de quelques autres espèces. Par conséquent, elles marchaient régulièrement les naseaux tournés vers le côté d'où soufflait le vent et mettaient à chaque pas un plus grand intervalle entre eux et lui.

Il fallait donc renoncer à la chasse ou faire un long circuit pour barrer le passage aux ouebis. L'exécution de cette dernière manœuvre était lente, pénible et d'un résultat douteux. Hendrik aurait beau multiplier les marches et les contre-marches, glisser de buisson en buisson, se tapir dans les herbes, il était probable que les ouebis le sentiraient avant qu'il fût à bonne portée; car c'est précisément afin de pouvoir être avertis par le flair de la présence d'un ennemi qu'elles brouent toujours contre le vent.

La plaine était vaste; les abris étaient lointains et clairsemés: aussi Hendrik découragé abandonna-t-il le projet d'attaquer les ouebis par devant.

Il était sur le point de regagner le camp, lorsqu'il lui vint à l'idée d'employer la ruse. Il savait que, chez plusieurs espèces d'antilopes, la curiosité est plus forte que la crainte. Il avait souvent, par divers stratagèmes, attiré près de lui des springboks. Pourquoi les ourebis n'obéiraient-elles pas aux mêmes impulsions ?

— Tentons l'aventure ! se dit-il. Au pis aller, j'en serai quitte pour battre en retraite, ce que je serais obligé de faire dès à présent, si je ne courais une derrière chance.

Sans perdre un instant, il chercha dans sa poche un grand mouchoir rouge qui lui avait plus d'une fois servi en pareille occasion. Malheureusement il ne trouva rien.

Il fouilla dans les deux poches de sa veste et de ses larges culottes, puis dans son gilet ; mais, hélas ! le mouchoir rouge avait été oublié dans la charrette !

Comment le remplacer ? En ôtant sa veste et en l'élevant en l'air ? Elle n'était pas d'une couleur assez vive.

Fallait-il mettre son chapeau au bout de son fusil ? La réussite de cet expédient était plus probable ; cependant il avait le désavantage de trop rappeler la forme humaine que redoutaient les animaux en général et les ourebis en particulier.

Enfin Hendrik eut une heureuse idée. Il avait entendu dire que la curiosité des antilopes était excitée non-seulement par les couleurs voyantes, mais encore par les formes bizarres, par les mouvements singuliers. Il se souvint d'un stratagème que les chasseurs avaient souvent employé avec succès et dont l'exécution était facile.

Il s'agissait de se tenir sur les mains, la tête en bas. C'était un exercice gymnastique que le jeune homme avait maintes fois pratiqué pour son amusement, et dans lequel il avait acquis l'habileté d'un acrobate.

Sans plus tarder, il déposa sa carabine à terre, et, se tenant sur la tête et sur les mains, il se mit à remuer les pieds en l'air, en les frappant l'un contre l'autre et en les croisant de la manière la plus fantastique.

Il avait le visage tourné du côté des ourebis ; mais il ne pouvait les voir ; car l'herbe avait un pied de haut. Cependant, par intervalles, il laissait retomber ses pieds et regardait entre ses jambes pour juger de l'effet de sa ruse.

Elle réussit. Le mâle, en apercevant l'objet inconnu, fit entendre un sifflement aigu, et partit avec la vitesse d'un oiseau, car l'ourebi est une des plus agiles antilopes d'Afrique. La femelle suivit, mais plus lentement, et se trouva bientôt en arrière.

Le mâle se ravisa tout à coup. Comme s'il eût eu honte de son peu de galanterie, il fit volte-face, et alla au-devant de sa compagne.

Quel pouvait être l'objet inconnu ? C'était ce que le mâle semblait se demander. Ce n'était ni un lion, ni un léopard, ni une hyène, ni un chacal, ni un renard, ni un loup, ni un chien sauvage, ni aucun de ses ennemis bien connus. Ce n'était pas non plus un Bosjesman, puisqu'il paraissait avoir deux têtes. Qu'était-ce donc ?

L'objet était resté en place, il n'avait pas l'air de vouloir poursuivre une proie ; peut-être n'était-il pas dangereux.

Ainsi raisonna le mâle. Sa curiosité dominant sa crainte, il voulut, avant de s'éloigner, voir de plus près la chose mystérieuse qui attirait son attention. Peu importait ce qu'elle pouvait être ; à la distance qui l'en séparait, elle était hors d'état de lui nuire ; et si elle courait après lui, il comptait la laisser bien loin en arrière, puisque sa vitesse dépassait celle de tous les bipèdes ou quadrupèdes africains.

Il s'approcha donc de plus en plus, en allant en zigzag à travers la plaine, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à moins de cent pas de l'étrange objet qui l'avait d'abord effarouché. Sa compagne semblait animée du même sentiment de curiosité, et ses grands yeux étincelaient d'un vif éclat. De temps en temps, l'un et l'autre s'arrêtaient comme pour tenir conseil, et se demander s'ils savaient à quoi s'en tenir sur le caractère de l'animal étranger. Il était évident que leur perplexité se prolongeait, car l'étonnement se peignait dans leurs regards et dans leurs allures.

Enfin l'étrange objet se perdit un moment sous l'herbe, et quand il reparut il avait subi une métamorphose, il en partait des reflets brillants qui fascinèrent tellement l'ourebi mâle, qu'il resta immobile et les yeux fixes.

Fatale fascination ! ce fut son dernier regard. Un éclair jaillit ; une balle traversa le cœur du pauvre animal, et il ne vit plus les brillants reflets.

La femelle accourut auprès de lui, et sans deviner la cause de sa mort subite, elle vit bien qu'il était mort. Son sang rouge s'échappait de sa blessure ; ses yeux étaient vitreux ; il était muet et sans mouvement.

Elle se disposait à fuir ; mais pouvait-elle se séparer immédiatement de la dépouille inanimée de son compagnon ; elle lui devait quelques pleurs ; elle avait des devoirs de veuve à remplir ; mais elle n'en eut pas le temps. L'amorce petilla de nouveau ; le tube brillant lança son jet de flamme, et la femelle tomba sur le corps du mâle.

Le jeune chasseur se releva, et ne voyant point d'autre gibier dans la plaine, il ne reprit pas le temps de recharger son fusil, comme il en avait l'habitude. Il courut ramasser ses deux victimes, mais

qu'elle fut sa surprise de trouver auprès d'elles une troisième antilope encore vivante. C'était un faon qui n'était guère plus gros qu'un lapin, et que l'herbe avait jusqu'alors caché. Il poussait de faibles bêlements en bondissant autour du corps inanimé de sa mère.

Tout chasseur qu'il était, Hendrik ne put se défendre d'une certaine émotion en contemplant ce tableau. Mais il songea que ce n'était pas en pure perte et pour satisfaire un caprice qu'il avait tué ces antilopes. Sa conscience ne lui reprochait rien.

Le petit faon était une trouvaille pour Jan, qui avait souvent désiré en posséder un, afin de n'avoir rien à envier à sa sœur ; on pouvait nourrir l'orphelin avec le lait de la vache, et Hendrik se promit de le faire élever avec soin. Il s'en empara sans difficulté, car la jeune ourebi refusait de quitter la place où sa mère était tombée.

Hendrik lia ensemble le mâle et la femelle, attacha une forte corde autour des cornes de l'ourebi mâle, et les traîna tous deux derrière lui, la tête la première et dans le sens du poil, ce qui rendait la traction plus facile. Il n'eut pas de peine à les tirer sur la pelouse, tout en portant le faon dans ses bras.

La satisfaction fut générale lorsqu'on vit arriver ce renfort de venaison. Jan fut particulièrement enthousiasmé du jeune faon, et n'envia plus à Gertrude la possession de sa jolie gazelle.

CHAPITRE XXIV.

Les aventures du petit Jan.

Il aurait mieux valu que Jan n'eût jamais vu la petite ourebi, car la nuit même l'innocente créature causa dans le camp une panique terrible.

L'ordre du coucher avait été le même que la nuit précédente.

Von Bloom et les quatre enfants s'étaient installés dans la charrette. Totty était étendue dessous, entre les roues.

Le Bosjesman avait allumé à peu de distance un grand feu, près duquel il s'était endormi, enveloppé dans son kaross de peau de mouton.

La famille n'avait pas été importunée par les hyènes, ce qui se concevait aisément. Les trois chevaux qu'on avait tués dans la journée absorbaient l'attention de ces désagréables visiteuses, dont on entendait les rires affreux du côté où gisaient les cadavres. Ayant largement à souper, elles n'avaient aucun prétexte pour s'aventurer dans le voisinage du camp, où elles avaient été mal accueillies la veille.

Ce fut ainsi que raisonna Von Bloom avant de s'endormir ; mais il se trompait. Quoique les hyènes eussent dévoré les chevaux, c'était une erreur de croire que leur appétit insatiable serait assouvi. Longtemps avant le jour, si Von Bloom avait été réveillé, il aurait entendu près du camp le rire frénétique des hyènes, dont les yeux verts scintillaient aux clartés mourantes du feu de Swartboy.

Dans un moment d'insomnie, il avait bien entendu les bêtes féroces ; mais sachant que le biltongue était hors d'atteinte, et s'imaginant qu'elles ne pouvaient nuire à personne, il ne daigna pas s'occuper de leurs bruyantes démonstrations.

Cependant il fut réveillé en sursaut par le cri perçant d'un animal aux abois ; et ce cri fut suivi d'un autre brusquement étouffé.

Von Bloom reconnut le bêlement plaintif de l'ourebi.

— Ce sont les hyènes qui la tuent, pensa-t-il.

Tous les membres de la famille, éveillés en même temps, eurent la même idée ; mais ils n'eurent pas le temps de l'exprimer. Un nouveau bruit les fit tressaillir, et ils se levèrent avec autant de précipitation que si une bombe eût éclaté sous la charrette : du côté d'où était parti le bêlement de l'antilope, la voix du petit Jan se fit entendre.

Grand Dieu ! qu'arrivait-il ?

A une clameur brusque et perçante succéda le tumulte confus d'une lutte ; puis Jan appela au secours à grands cris, et les sons de sa voix furent de plus en plus affaiblis par la distance.

Jan était enlevé !

Cette pensée frappa Von Bloom, Hans et Hendrik, et les remplit de consternation. Ils avaient à peine les yeux ouverts, et, ne jouissant pas encore de toute la lucidité de leur esprit, ils ne savaient à quoi se résoudre.

Les cris réitérés de Jan leur rendirent toute leur énergie. Sans même prendre leurs fusils, ils sautèrent à bas de la charrette et coururent au secours de leur frère.

Totty était levée et versait des larmes, mais elle ignorait ce qui s'était passé.

Ils ne s'arrêtèrent pas à l'interroger, leur attention fut attirée par les vociférations de Swartboy, et ils virent courir dans les ténèbres un tison ardent qui était sans doute porté par ce fidèle serviteur.

Ils suivirent comme un fanal la torche embrasée. La voix du Bosjesman tonnait dans le lointain ; mais, hélas ! les cris du petit Jan retentissaient plus loin encore.

Sans chercher à comprendre ce dont il s'agissait, ils hâtèrent le pas, en proie à de sinistres appréhensions.

Tout à coup le tison descendit rapidement, remonta, redescendit, se releva de nouveau, et les clameurs de Swartboy redoublèrent.

Evidemment il administrait à quelque animal une terrible correction.

Mais on n'entendait plus la voix de Jan; était-il mort?

Son père et ses frères s'avancèrent, et bientôt un étrange spectacle s'offrit à leurs yeux. Jan gisait au pied d'un buisson, aux racines duquel il se cramponnait. Autour de son poing droit était enroulé le bout d'une longue lanière, et à l'autre bout était attaché la jeune ourebi, horriblement mutilée. Swartboy était près de lui, tenant son tison, qui flamboyait avec un nouvel éclat depuis qu'il s'en était servi pour étriller une hyène affamée.

L'hyène s'était évadée sans demander son reste, mais personne ne songea à la poursuivre; on ne s'occupait que du petit Jan.

L'enfant fut relevé; tous les yeux l'examinèrent avec empressement, et un cri de joie partit de toutes les poitrines quand on s'aperçut qu'il n'était pas blessé. Les épines l'avaient égratigné, la corde qu'il tenait avait laissé sur son poing un sillon bleuâtre; il était un peu troublé, mais il reprit promptement ses sens et donna l'assurance qu'il n'éprouvait aucune douleur; il expliqua ensuite les détails de sa mystérieuse aventure.

Il s'était couché dans la charrette avec ses frères, mais il ne s'était pas endormi comme eux; il était préoccupé de sa chère ourebi, qui, faute de place, avait été reléguée sous la charrette.

Jan se mit en tête de la contempler encore avant de s'endormir. Sans dire un mot à personne, il descendit, détacha doucement l'ourebi, qu'on avait liée à l'une des roues, et la conduisit auprès du feu pour la mieux voir.

Après l'avoir admirée pendant quelque temps, Jan pensa que Swartboy ne serait pas fâché de partager ses impressions, et il secoua le Bosjesman sans cérémonie. Celui-ci n'était nullement disposé à se réveiller pour regarder un animal de l'espèce duquel il avait mangé des centaines; mais il aimait son jeune maître et ne se formalisa pas d'un caprice qui le privait du sommeil.

Tous deux se mirent à causer des grâces de l'ourebi; mais ce genre de conversation finit par devenir monotone, et Swartboy proposa de dormir. Jan y consentit, à condition qu'il coucherait auprès du feu.

— J'irai, dit-il, chercher ma couverture dans la charrette, et vous n'aurez pas besoin de partager avec moi votre kaross.

— Y songez-vous? répondit Swartboy; quelle fantaisie! Si votre père se lève et ne vous trouve pas à côté de lui, que dira-t-il?

— Il n'aura pas de reproches à me faire, j'ai eu froid dans la charrette, et il est tout naturel que je me rapproche du feu. Je vous en prie, laissez-moi coucher auprès de vous.

Le petit lutin employa tant d'artifices que Swartboy, qui ne pouvait rien lui refuser, finit par se rendre. Il n'y avait pour lui aucun inconvénient à coucher en plein air, car le temps n'était pas à la pluie.

Jan remonta sans bruit dans la charrette, y prit sa couverture et vint se coucher à côté de Swartboy. De peur de perdre l'ourebi, il lui attacha au cou une lanière dont il s'assujettit fortement l'autre extrémité autour du poignet.

Pendant quelque temps encore, il demeura en contemplation devant sa bête favorite; mais enfin le sommeil le gagna, et l'image de l'ourebi devint confuse devant ses yeux.

A partir de cet instant, Jan ne pouvait se rendre exactement compte de ce qui lui était arrivé. — J'ai été éveillé, dit-il en terminant son récit, par une brusque secousse et par les bêlements de mon ourebi; et au moment où j'ouvrais les yeux, je me suis senti violemment traîné sur le sol; j'ai cru d'abord que Swartboy me jouait quelque mauvaise farce, mais à la lueur du foyer, j'ai vu un gros animal noir qui emportait l'ourebi et nous entraînait tous les deux. Jugez si je me suis mis à crier.

J'ai tâché de me retenir à l'herbe, à la terre, aux branches d'arbre; mais il m'a été impossible de rien saisir. Enfin passant auprès d'épais buissons, j'ai pu m'accrocher aux racines, et je m'y suis tenu de toute ma force.

Pourtant l'animal noir me tirait toujours, je n'aurais pu résister longtemps sans le brave Swartboy, qui est arrivé avec son tison et qui a rossé d'importance la méchante bête. Elle n'a pas demandé son reste, allez!

Quand il acheva ses explications, Jan s'était complètement remis; mais la pauvre ourebi, cruellement mutilée, n'avait pas plus de prix qu'un rat mort.

CHAPITRE XXV.

Digression sur les hyènes.

Les hyènes ne sont que des loups d'une espèce particulière. Elles leur ressemblent par les mœurs et par l'aspect général; mais elles ont la tête plus massive, le museau plus large, le cou plus court et la robe plus velue et plus hérissée; un de leurs traits caractéristiques est l'inégalité des membres inférieurs: les jambes de derrière étant plus faibles et plus courtes que celles de devant, la croupe est beaucoup plus basse que les épaules, et la ligne du dos, au lieu d'être horizontale comme chez la plupart des animaux, s'abaisse obliquement vers la queue.

Dans les temps fabuleux de la zoologie, le cou épais et lourd de l'hyène avait fait croire qu'elle n'avait pas de vertèbres cervicales.

Ses fortes mâchoires lui permettent de broyer des os dont les autres bêtes de proie ne sauraient tirer aucun parti; elle brise les plus gros; et, après en avoir extrait la moelle, elle les réduit en pâte et les avale. La nature ne laisse rien perdre, et c'est dans les contrées où abondent ces grands os que l'hyène se rencontre.

Les hyènes sont les loups de l'Afrique, c'est-à-dire qu'elles représentent sur ce continent une espèce qui n'y existe pas. Le maraudeur des Pyrénées ou son frère jumeau d'Amérique n'auraient point sans elle d'analogue en Afrique, car le chacal est de trop petite taille pour être considéré comme un loup.

De tous les loups, l'hyène est le plus laid, le plus repoussant. Ce serait l'animal le plus hideux de la création sans les babouins, avec lesquels elles ont d'ailleurs quelques rapports de physionomie et d'habitudes.

Pendant longtemps on n'a connu qu'une seule espèce d'hyène, l'hyène vulgaire ou rayée sur laquelle on a débité une foule de fables absurdes. Aucun animal, pas même le vampire, pas même le dragon, n'a joué un rôle si important dans le monde surnaturel. D'après les récits fantastiques du moyen âge, l'hyène exerçait sur ses victimes la fascination du regard, les attirait et les dévorait. Elle changeait de sexe chaque année; on prétendait même qu'elle avait le pouvoir de se métamorphoser en jeune homme pour séduire les jeunes filles et les entraîner au fond des bois; elle imitait admirablement la voix humaine. Rôdant autour des maisons, elle prêtait l'oreille, et quand elle avait entendu prononcer le nom d'un membre de la famille, elle le répétait en poussant des cris de détresse. Celui qu'elle avait appelé sortait imprudemment et devenait sa victime.

Ces histoires bizarres étaient crues comme article de foi; mais ce qui peut sembler étrange, c'est qu'elles ne sont pas totalement dépourvues de fondement, et il y a en effet dans le regard de l'hyène une puissance particulière qui emporte l'idée de fascination, quoique à ma connaissance personne ne s'y soit jamais laissé prendre. On a pu également se figurer que l'hyène imitait la voix humaine, par la simple raison que cette voix ressemble à la sienne. Je ne prétends pas dire que le cri de l'hyène soit exactement celui d'un homme, mais il présente avec certains cris particuliers une identité remarquable. Je connais plusieurs individus qui ont positivement des voix d'hyène, et l'imitation la plus exacte du rire humain est le cri de l'hyène tachetée.

Malgré l'horreur qu'il inspire, on ne peut l'entendre sans être égayé par cette singulière parodie, dont les sons métalliques et saccadés rappellent la voix des nègres; j'ai déjà comparé ce rire à celui d'un nègre en état de folie.

L'hyène rayée, quoique la mieux connue, est selon moi la moins intéressante de son genre. Elle est plus répandue que ses congénères; on la trouve dans presque toute l'Afrique, dans les parties méridionales de l'Asie, et même dans le Caucase et l'Altaï. C'est la seule espèce qui existe en Asie; toutes les autres sont originaires de l'Afrique, qui est la véritable patrie de l'hyène.

Les naturalistes n'admettent que trois espèces d'hyènes; mais je suis convaincu qu'il y en a cinq ou six autres non moins distinctes, sans y comprendre le proteles ou petite hyène fossoyeuse, et le chien sauvage du Cap, dont nous aurons à nous occuper dans le cours de notre récit.

L'hyène rayée est ordinairement d'une couleur gris-cendré, avec de légères teintes jaunâtres et des stries irrégulières d'un brun foncé. Ces raies sont rangées obliquement le long du corps et suivent la direction des côtes; elles ne sont pas marquées avec la même netteté chez tous les individus.

Le poil de l'hyène est rude, épais, et forme sur le cou, les épaules et le dos, une crinière lorsque l'animal est irrité.

L'hyène commune est loin d'être brave; c'est en réalité la plus faible et la moins féroce de son genre. Elle est vorace, mais elle vit uniquement de charogne et n'ose pas attaquer des êtres vivants d'une taille deux fois moindres que la sienne. Elle se jette avec avidité sur les plus petits quadrupèdes, mais un enfant de douze ans peut aisément la mettre en fuite.

La seconde espèce, désignée sous le nom d'hyène de Bruce, est celle dont le célèbre voyageur fut si souvent importuné pendant qu'il parcourait l'Abyssinie. Presque tous les naturalistes l'ont confondue avec l'hyène vulgaire, à laquelle elle ne ressemble que par les stries, encore sont-elles différemment disposées et d'une couleur différente. L'hyène de Bruce, deux fois plus grande que le type de l'espèce, la surpasse en force, en courage et en férocité. Elle attaque sans hésitation tous les animaux et l'homme lui-même. Elle entre la nuit dans les villages pour enlever les bestiaux et les enfants. Ces faits, qui paraissent invraisemblables, sont constatés par les témoignages les plus authentiques.

L'hyène de Bruce a la réputation d'entrer dans les cimetières et de déterrer les cadavres pour s'en repaître. Quelques naturalistes ont nié le fait; mais pourquoi? On sait que dans presque toutes les parties de l'Afrique les morts ne reçoivent point de sépulture, et qu'ils sont déposés dans les champs, où les hyènes viennent les dévorer; on sait aussi que l'hyène creuse la terre. Est-il invraisemblable qu'elle découvre les cadavres, qui sont sa nourriture naturelle? C'est l'habitude